

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

A propos de la Ligue des Travailleurs chrétiens

Grandes marges

Extra-dry... ou l'Amérique humide

L'art de vivre

Les journées sociales patronales

Sainte-Beuve chez Victor Hugo

Louis Picard

Jean Soulairol

Vicomte Ch. du Bus de Warnaffe

Jean Valschaerts

Maurice Defourny

André Bellessort

Les idées et les faits : Chronique des idées : L'Apôtre de la Belgique et du Nord de la France, Mgr. J. Schyrgens. — Autriche-Hongrie. — Russie.

La Semaine

♦ Nouvelle condamnation par S. G. Mgr l'évêque de Bruges du nationalisme flamand. On sait que ce mouvement extrémiste ne vise, en fin de compte, à rien moins qu'à la dislocation de la Belgique et à la constitution d'une Flandre autonome et indépendante.

Rêve insensé, dira-t-on!

Eh, ouï! Mais grâce au romantisme linguistique, racique et culturel qui sévit toujours en Flandre, surtout parmi la jeunesse, les nationalistes flamands entretiennent le trouble et l'agitation, et trouvent un peu partout des complaisances sentimentales et des concours qui augmentent encore la confusion et l'équivoque.

Certes, il y a nationalisme et nationalisme comme il y a démocratie et démocratie. Ce ne sont pas les mots qui importent, mais les choses désignées. Et ce serait par exemple tout confondre que de réprover pareillement le nationalisme pangermaniste agressif et revenchard, et un nationalisme français alarmé et soucieux de la défense de la Patrie. Ces nationalismes ne se ressemblent pas plus que la démocratie américaine, où Président et Gouverneurs d'Etat sont les « monarques » les plus absolus qui soient, ne ressemble à la démocratie parlementaire, type européen.

Rappelons à l'occasion de la condamnation réitérée du nationalisme flamand ce que nous écrivions à son sujet en 1923 : « Les nationalistes flamands ramènent tout, subordonnent tout au problème linguistique et racique. On dirait qu'ils ne voient que cela, ne sentent que cela, négligent pratiquement tout le reste pour cela, nuisent aux intérêts les plus graves pour promouvoir cela, bref, se comportent comme si cela était tout. Conclusion : dans un pays catholique comme l'est la Flandre, les intérêts religieux se trouvent compromis par l'exagération du sentiment linguistique, racique, nationaliste, de certains Flamands. »

Ce nationalisme-là, exagération manifeste du patriotisme et qui, à des degrés divers et sous des formes très variées, sévit actuellement dans tous les pays, fait courir à l'Eglise de tels dangers qu'il pourrait bien être « la prochaine hérésie condamnée ». Hérésie pratique qui tend à placer au-dessus de l'amour du Christ et de son Eglise, de toute son Eglise, l'amour de la langue, de la race, de la culture, de la nation, de la Patrie.

♦ On ne peut que se féliciter de la façon lourde et maladroïte dont

le Reich s'en prend à la Pologne. Il faudra bien que les plus obstinés se rendent à l'évidence. Incapable de cacher son jeu, Berlin appuie suffisamment pour que Londres s'inquiète.

Et à constater une fois de plus les maladroites allemandes, on se prend à regretter plus amèrement que les dissensions entre Alliés aient permis aux vaincus de gagner la paix.

Londres proteste énergiquement à Moscou, pourtant, le dernier endroit au monde où les menaces verbales aient des chances d'être prises au sérieux. Spectacle qui serait fort drôle s'il n'était tragique.

Et l'Angleterre paie chèrement la légèreté et l'incapacité de ses dirigeants de 1919-1920. Pour n'avoir pas compris alors la portée du Bolchevisme, pour avoir refusé, pour avoir défendu même de l'écraser alors qu'un faible effort y eut suffi la Grande-Bretagne est aux prises, chez elle avec l'or russe qui entretient les troubles sociaux, en Chine et aux Indes avec des mouvements anti-britanniques extrêmement violents.

On aime, dans la Cité, à raisonner business et Livres sterling. Si Lloyd George avait soutenu, en 1920, le général Wrangel, il en eût coûté infiniment moins au contribuable anglais que ne lui coûtent la grève houillère, l'expédition en Chine, sans parler de ce qu'absorbera l'Inde demain...

♦ Nous attirons tout particulièrement l'attention sur les articles de notre collaborateur et ami le chanoine Louis Picard, et dont le premier paraît en tête de ce numéro.

A la faveur de confusions fâcheuses entre l'action catholique, l'action sociale et l'action politique, de regrettables oppositions sont nées, et restent entretenues, entre les catholiques belges. Il importe que la lumière se fasse et que les distinctions nécessaires soient établies et reconnues.

La démocratie politique, fille du rousseauïsme est une peste. Elle nous conduit aux abîmes. Un apostolat religieux nécessaire et admirable, une action sociale légitime et qui doit emporter l'adhésion de quiconque veut voir régner dans le monde plus de justice et plus de charité, cachent encore aux yeux de beaucoup de catholiques, — très souvent les plus zélés et les plus ardents — toute la nocivité de principes démocratiques qui stérilisent les plus généreux efforts de rechristianisation.

A propos de la Ligue des Travailleurs chrétiens

Nouvelles annotations à un article du R. P. Rutten

En marge d'un article du Père Rutten, paru à la *Revue Belge* et en brochure aux *Etudes religieuses*, nous nous étions permis de tracer quelques points d'interrogation et de demander quelques éclaircissements supplémentaires. Le Père Rutten a bien voulu nous répondre dans la *Revue Belge* du 1^{er} février dernier. Comme nos questions furent publiées ici même, il y a plus de six mois, nous devons aux lecteurs de la *Revue catholique* de leur mettre sous les yeux les réponses qui viennent d'y être faites et de marquer notre accord ou notre désaccord à leur sujet.

Nous transcrivons en italiques les passages que nous empruntons à l'article du Père Rutten.

* * *

Rappelons que nos inquiétudes et nos interrogations portaient, non pas sur le programme de la Ligue des Travailleurs chrétiens, mais sur l'autonomie qu'elle revendique à l'intérieur du Parti catholique et sur son cumul de fonctions religieuses, sociales et politiques.

Nous demandions notamment s'il ne fallait pas craindre, de l'autonomie politique de la classe ouvrière et des autres classes sociales, en un mot de la *standsorganisatie* politique, une diminution de puissance et de cohésion pour le Parti catholique et une moindre adaptation de ce parti à la mission et à l'objet essentiels de tout organisme politique, le service du bien commun. Et nous faisons remarquer qu'il faut prendre bien soin de ne pas confondre le bien commun avec la somme des biens particuliers.

Le Père Rutten reconnaît volontiers, car c'est l'évidence même, que le bien commun n'est pas la somme des biens particuliers et qu'en cas de conflit entre l'intérêt particulier immédiat et l'intérêt général, ce dernier doit l'emporter.

En outre, tout en estimant que nous étions allé un peu fort et un peu loin en affirmant que la *standsorganisatie* amènera automatiquement au pouvoir des professionnels d'autant plus inaptes à leurs fonctions politiques qu'ils auront acquis plus de maîtrise et de prestige dans leurs fonctions de chefs de classe, il n'hésite pas à écrire : *Trop souvent, hélas, (la spécialisation et la division du travail) entraînent l'absence de culture générale et la disparition du souci du bien commun.* Mais il ne nous dit pas pourquoi ne doit pas être admise la thèse des adversaires de la *standsorganisatie* politique : que les fonctions politiques seront mal remplies par les spécialistes des intérêts particuliers et qu'il faut y préposer des spécialistes de l'intérêt général, tout en garantissant la représentation efficace des intérêts particuliers auprès des pouvoirs publics; or, le Père Rutten déclare que cette représentation peut être sauvegardée sous d'autres régimes que celui adopté par l'Union catholique belge.

Comme nous avions encore demandé si la *standsorganisatie* ne serait pas pour le Parti catholique ce que la représentation proportionnelle est pour un gouvernement, nous voulons dire un facteur de dissociation et d'instabilité, le Père Rutten nous répond :

On nous dit qu'il y a contradiction à être adversaire de la Représentation proportionnelle dans les élections législatives et partisan de cette représentation lorsqu'il s'agit d'un parti. Nous n'avons pas à discuter ici les avantages et les inconvénients de la Représentation proportionnelle. Mais il n'y a aucune contradiction à estimer que la

représentation proportionnelle, au sein d'un parti, renforce ce dernier, tandis qu'un gouvernement de partis différents manque inévitablement d'homogénéité.

Et voilà. Nous croyions avoir exprimé ou du moins insinué assez clairement que si l'unité de vues et d'action est compromise dans un gouvernement dès qu'il est composé d'hommes provenant et dépendant de partis opposés, elle le sera aussi, toute proportion gardée, dans la direction d'un parti, si cette direction est exercée par des représentants de sections autonomes et divergentes de ce parti. A cette insinuation de preuve, nous ne voyons pas qu'on ait répondu par une insinuation de réfutation, mais par une affirmation ou une négation pure et simple.

Ce que l'on a fait par contre très bien, c'est de nous révéler les ressorts d'unité du nouveau parti catholique belge.

Au Congrès de l'Union catholique tenu en 1923, à Bruxelles, M. Van de Vyvere a rappelé qu'il existe un grand nombre de questions sur lesquelles l'accord est fait en quelque sorte d'avance entre les quatre grandes fédérations qui constituent l'Union catholique. En cas de conflit, les quatre fédérations sont tenues de se concerter dans toutes les matières qui sont d'intérêt général pour la cause catholique. Elles doivent soumettre à la conciliation et, si possible, à l'arbitrage de l'Union catholique, les contestations qui peuvent mettre l'Union en danger.

L'unité que doit assurer l'organisation du Parti catholique n'est pas, Monsieur le Ministre, celle qui existe d'avance, mais précisément... l'autre. Or, pour nous procurer ce surcroît nécessaire d'unité catholique, l'Union dispose, comme moyens institutionnels, de la conciliation obligatoire et de l'arbitrage fortement conseillé. Elle n'est pas mieux lotie que la Société des Nations. On souhaiterait plus et mieux pour le Parti catholique belge. L'organisation de l'Union catholique n'est pas plus unitaire — qu'on nous entende bien, nous ne disons pas son programme ni son esprit, mais son organisation — que celle d'un cartel quelconque.

Après cela, le dernier paragraphe de l'article du Père Rutten vous a une petite saveur d'ironie.

Qu'il nous soit permis de regretter qu'à l'heure présente l'Union catholique ne fasse pas usage de l'autorité et de l'influence dont elle peut disposer pour rendre plus efficace dans tous les arrondissements la collaboration des catholiques.

Nous ne suivrons pas le Père Rutten dans ses comparaisons des avantages et des inconvénients de la *standsorganisatie* avec ceux de l'ancienne organisation du Parti catholique. Car nous ne sommes défenseur d'aucune organisation politique des catholiques belges. Nous faisons profession d'incompétence en ces matières. Le Père Rutten se prononce pour un système d'organisation politique. Nous tenons à faire remarquer que nous avons évité soigneusement de nous prononcer. Notre seul but, en exprimant des réflexions d'ordre politique, fut de montrer que le système adopté par la Ligue des Travailleurs présente évidemment de graves inconvénients et que, si des catholiques peuvent l'estimer préférable quand même, dans les conditions actuelles, aux autres systèmes réalisables, personne ne peut interdire à d'autres catholiques de considérer son adoption comme fort dommageable au bien commun, à l'action et à l'influence des catholiques sur le terrain politique. Et dès lors, demandions-nous, est-il admissible d'endosser pareille responsabilité à une institution d'Action catholique et de compromettre ainsi les intérêts religieux dont elle a la charge?

Ici, nous avouons ne pas découvrir à quelle logique obéit le Père Rutten. Au sujet des fonctions sociales et des fonctions politiques cumulées par les organisations ouvrières, il écrit en effet :

Les Ligues des Travailleurs chrétiens sont nettement distinctes des organismes professionnels que sont les syndicats. C'est précisément parce qu'il y a un inconvénient réel à ce qu'un organisme soit à la fois professionnel et politique que les syndicats chrétiens, à part quelques exceptions que nous regrettons, ne s'occupent que de politique sociale proprement dite; tandis que les Ligues des Travailleurs chrétiens ont pour mission de faire de leurs membres de bons chrétiens et de bons citoyens. Elles englobent donc, sans les fusionner, toutes les œuvres ouvrières de la localité.

Nous ne voyons pas très bien en quoi consiste cette indépendance organique des syndicats vis-à-vis des Ligues des Travailleurs qui les englobent, mais ce que nous parvenons encore beaucoup moins à comprendre, c'est que l'on craigne plus la confusion des responsabilités et des hiérarchies d'ordre social et d'ordre politique que celles des organisations politiques et religieuses.

Pour justifier cette confusion, le Père Rutten écrit :

Partout et toujours, les groupements d'hommes ayant des intérêts communs ont usé de leur influence pour faire prévaloir une politique conforme à leurs intérêts légitimes. Partout et toujours, les différences de points de vue et les divergences d'intérêts ont fait naître des malentendus et des conflits. Ne perdons pas notre temps à rêver du régime idéal qui les ferait complètement disparaître. Veillons plutôt à ce qu'ils n'aboutissent point à la méconnaissance des droits supérieurs de la société religieuse et de la société civile.

Oui, les groupements d'hommes, y compris l'Eglise, ont toujours usé de leur influence pour sauvegarder leurs intérêts sur le terrain politique. Mais ils ne doivent pas assumer pour cela des fonctions politiques proprement dites. L'Eglise s'en est toujours gardée scrupuleusement. Elle s'est adressée, chaque fois que l'exigeaient les intérêts dont elle a la responsabilité, aux pouvoirs politiques et, au besoin, elle a usé envers eux non seulement de toute l'influence, mais aussi de toutes les armes dont elle dispose sans exclure l'excommunication, elle s'est adressée également à l'opinion publique, dont dépendent les autorités qu'elle voulait atteindre, elle a demandé à ses fidèles de prendre, dans la vie politique, toute la puissance qu'ils pourraient et d'en user au mieux des intérêts de la religion en même temps que de la Patrie, mais jamais, elle n'a organisé elle-même un parti politique, jamais elle n'a permis à un parti politique de parler et d'agir en son nom, le Parti catholique belge, pas plus que le Centre allemand ou le Parti populaire italien, n'a reçu mission de l'Episcopat.

Les groupements d'Action catholique doivent imiter cette attitude de l'Eglise. Si l'institution religieuse la plus universelle est inapte aux fonctions politiques, à plus forte raison, une société religieuse particulière. L'Action catholique, bien que faisant appel principalement à l'initiative laïque, est un organisme d'ordre essentiellement religieux. Elle est institution d'Eglise. Elle a l'obligation inéluctable de s'interdire l'activité politique avec la même intransigeance que l'Eglise elle-même.

Cette obligation lui a été rappelée par le Saint-Siège avec une insistance très significative. Nous avions invoqué plusieurs documents pontificaux dont les termes nous paraissaient et nous paraissent encore parfaitement catégoriques. Le Père Rutten n'en retient qu'un seul, le premier, un passage de *Graves de Communi*. Il consacre une grande partie de son article à en légitimer une autre interprétation que la nôtre.

Après avoir cité une traduction du texte complet, dit-il, de la déclaration pontificale, il le commente rapidement et résume comme suit son commentaire :

Il y a donc dans l'Encyclique trois choses : il ne faut pas solidariser la démocratie chrétienne avec une forme déterminée de gouvernement; l'appellation de démocratie chrétienne n'implique pas par définition une action politique puisqu'elle peut exister sans cette dernière; il importe de ne pas se laisser absorber par la politique au détriment de l'apostolat religieux et social.

Sur quoi se base-t-on pour y ajouter une quatrième restriction ?

Sur quoi nous nous basons, mon Révérend Père ? Mais d'abord sur le texte lui-même. Ensuite sur ses interprétations autorisées.

Vous nous forcez à reprendre notre commentaire de façon plus minutieuse et plus rigoureuse. A cette fin, nous partions du texte original, dont il reste toujours quelque chose, vous le savez, dans l'esprit ou dans le porte-plume du traducteur.

* * *

Mais avant tout, il nous faut rappeler le contexte. La première partie de *Graves de communi* réfute les objections que soulevait l'appellation, récemment introduite, de démocratie chrétienne. Car l'expression n'est pas du Pape. Certains semblent croire qu'elle fut lancée par *Rerum Novarum*. Il n'en est rien. Ce fut plusieurs années après *Rerum Novarum*, vers 1895, qu'elle fut risquée par des journalistes, pour signifier et pour opposer à la démocratie socialiste, à la social-démocratie allemande, le mouvement ouvrier chrétien auquel la grande Encyclique avait donné un élan magnifique. Ce que l'on désignait donc par les mots démocratie chrétienne, c'étaient les œuvres et les institutions recommandées par *Rerum Novarum*, c'était, note expressément Léon XIII, dans *Graves de communi*, l'Action populaire chrétienne ou, en d'autres termes encore, l'Action catholique en faveur des classes laborieuses. Or, voilà précisément ce qui inquiétait certains catholiques. Ils eussent préféré une appellation moins ambiguë, par exemple Action catholique populaire. Ils pouvaient déjà reprocher à un groupe démocratique, le groupe de l'abbé Murri, de couvrir de cette étiquette autre chose que de l'Action catholique en faveur du peuple, des desseins proprement politiques. Pour l'abbé Murri et ses « faisceaux démocratiques », le mot démocratie gardait un sens politique dans l'expression démocratie chrétienne. L'Eglise, en acceptant ce titre pour un mouvement et une activité qu'elle patronnait et qui relevait directement de sa hiérarchie, ne donnerait-elle pas lieu à des confusions regrettables ? Les protestataires auraient donc voulu que Léon XIII interdît cette dénomination à peine en circulation et non encore reçue unanimement dans les milieux d'Action catholique. Mais Léon XIII, pour montrer une fois de plus sa large sympathie pour les ouvriers et pour les œuvres dont ils devaient être les bénéficiaires, refusa d'entrer dans les vues de ces hommes timorés. Malgré l'ambiguïté de l'appellation, déclara-t-il, acceptons-la puisqu'elle plaît aux ouvriers et aux apôtres du monde ouvrier. Il suffira d'en préciser avec netteté le sens reçu par l'Eglise. Et voici le texte qui précise et qui rassure :

Neq̄as autem sit christianæ democratiæ appellationem ad politica detorqueri.

Il est inadmissible, il serait funeste de détourner le sens de cette appellation démocratie chrétienne et de lui donner une signification politique quelconque.

Ad politica est, en effet, absolument générique. D'ailleurs, l'objection à laquelle répondait le Pape ne concernait pas une politique révolutionnaire tendant à renverser un régime et à le remplacer par un régime plus démocratique, mais en général toute activité politique entreprise par des groupements d'Action catholique. C'est ainsi que les Murristes, qui étaient les plus directement visés par le texte que nous analysons, ne pensaient pas à substituer une république à la monarchie italienne.

Quamquam enim democratia, ex ipsa notatione nominis usque philosophorum regimen indicat populare, attamen in re præsentis sic usurpanda est, ut omni politica notione detracta, aliud nihil significatum præferat nisi hanc beneficium in populum actionem christianam.

Une remarque avant de traduire cette phrase. Le mot latin *regimen* n'est pas comme le mot français régime un terme technique. Il signifie l'organisation et le fonctionnement d'un Etat. En général, les mots latins, même dans le latin scolastique et le latin ecclésiastique, surtout sous une plume experte et philologique comme celle de Léon XIII, sont beaucoup plus amples et plus génériques que leurs correspondants français. Leur sens est précisé par le contexte. Evitons par conséquent ces gallicismes de traduction dont sont coutumiers les élèves d'humanités, trop jeunes pour concevoir et pour respecter toujours le génie d'une langue morte. Sur ce, nous traduisons.

« Sans doute, le mot démocratie, de par son étymologie et de par l'usage scientifique, signifie une organisation et un fonctionnement de l'Etat qui appellent la participation des simples citoyens, mais dans l'expression démocratie chrétienne appliquée à l'Action catholique populaire, il faut en exclure tout sens politique et ne lui laisser signifier que l'objet et l'activité de ces œuvres de bienfaisance chrétienne en faveur du peuple. »

Cette phrase exclut deux fois l'activité politique proprement dite de la démocratie chrétienne adoptée par l'Eglise. Léon XIII accumule les termes exclusifs. Et cela, apparemment, n'aura pas encore suffi. Il dit *regimen populare*, on lui fait dire changement révolutionnaire du régime établi en un régime démocratique. Il dit que les termes démocratie chrétienne tels qu'il entend les patronner ne peuvent avoir aucune signification politique, on lui fait dire que l'expression peut ne pas avoir de sens politique. Continuons.

Nam natura et Evangelii præcepta, quæ suapte jure humanos casus excedunt, ea necesse est ex nullo civilis regiminis modo pendere, sed convenire cum quovis posse, modo ne honestati et justitiæ repugnent. Sunt ipsa igitur manentia a partium studiis variisque eventibus plane aliena : ut in qualibet demum reipublica constitutione possint civis ac debeant isdem stare præceptis quibus jubentur Deum super omnia proximos sicut se diligere.

Si nous étions d'humeur plaisante, nous mettrions ici nos lecteurs en garde contre un gallicisme de version encore plus grossier que celui que nous avons signalé ci-dessus, et nous les aviserions de ne pas traduire *respublica* par république.

Dans les phrases que nous avons maintenant à interpréter, Léon XIII prouve sa thèse.

Pourquoi les organismes de l'Action catholique doivent-ils se tenir en dehors et au-dessus de l'activité politique proprement dite? Parce que la loi naturelle et les préceptes de l'Évangile et toute la religion chrétienne sont essentiellement indépendants des modalités politiques que peut revêtir une nation.

La loi naturelle, écrit le Pape, et les préceptes de l'Évangile sont indépendants des vicissitudes humaines et, par suite, des formes et des variations de forme de l'organisation politique. Ils peuvent s'accommoder de toutes celles qui ne sont pas en opposition avec l'honnêteté et la justice. Et, par conséquent, ils sont et doivent demeurer parfaitement étrangers aux événements et aux passions politiques, aux compétitions et aux luttes de partis. En sorte que les modalités politiques de la société à laquelle on appartient ne modifient pas la possibilité et le devoir d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et son prochain comme soi-même.

La vérité que nous rappelle Léon XIII dans ces phrases n'a pas toujours la clarté suffisante dans les esprits catholiques, même très cultivés. L'organisation politique et le fonctionnement des institutions politiques ne touchent pas directement et par eux-mêmes la liberté et la vie religieuses. C'est l'usage et l'abus de ces institutions qui peuvent être directement responsables. Et quoique certaines formes et certaines modalités politiques se prêtent plus que d'autres aux faiblesses et aux abus de pouvoir, du moins dans certaines circonstances et sous certaines conditions, cependant l'Église, n'étant intéressée qu'indirectement, n'entend lier son sort et sa responsabilité à aucune de ces formes politiques ni à aucun programme politique proprement dit.

Hæc perpetua Ecclesiæ disciplina fuit; hæc usi romani Pontifices cum civitatibus egere semper, quocumque illæ administrationis genere tenerentur.

Telle fut toujours la doctrine de l'Église, et sur cette doctrine elle régla toujours son attitude, de même que les Souverains Pontifes, à l'égard des États, de quelque manière et en quelque forme qu'ils fussent gouvernés.

Nous le demandons, cette argumentation de Léon XIII vise-t-elle seulement les changements de régime? Si le catholicisme et l'Église sont au-dessus et indépendants des régimes et des changements de régimes, ne le sont-ils pas, à plus forte raison, des modalités et des modifications politiques moins profondes et moins essentielles? Cette haute et fière indépendance, cette liberté spirituelle, Léon XIII la demande aux organismes d'Action catholique.

Quæ cum sint ita, catholicorum mens atque actio, quæ bono prolevariorum promovendo studet, eo profecto spectare nequaquam potest, ut aliud præ alio regimen civitatis adament atque invehant.

Par conséquent, les desseins et l'action des catholiques qui se dévouent (dans les œuvres dont il est question depuis les premières lignes de l'Encyclique) au bien des prolétaires ne peuvent en aucune façon impliquer des préférences politiques ni tendre à les réaliser.

Nous nous excusons de ce commentaire littéral. Mais nous ne pouvions laisser dire que nous interprétions arbitrairement et que nous forçons des paroles pontificales.

Nous prions nos lecteurs de ne pas s'arrêter aux bavures, philologiques ou autres, qu'ils ont pu remarquer dans ce commentaire mais de regarder l'ensemble et le mouvement de la pensée, puis de se prononcer entre notre traduction et celle qu'on lui oppose.

* * *

Le Père Rutten nous objecte des autorités. Celle du Père Janvier, celle du Père Vermeersch, celle du cardinal secrétaire d'État de Pie X, écrivant officiellement au nom du Pape lui-même à M. Verhaegen, président de la Ligue démocratique belge, dont la Ligue des Travailleurs chrétiens a pris la succession.

Dans un travail tout récent, paru le 1^{er} et le 15 octobre 1926 dans la revue Les Nouvelles religieuses, le Père Janvier estime opportun de rappeler la définition de la démocratie chrétienne d'après l'Encyclique « Graves de Communi ».

Il est à peine nécessaire de rappeler ici l'autorité qui s'attache au nom du prédicateur de Notre-Dame de Paris et qu'il ne fut jamais mêlé à la politique démocratique.

Or la thèse que défend le Père Janvier ne diffère en rien de celle soutenue, il y a vingt-six ans, par le Père Vermeersch. Après avoir rappelé qu'il faut éviter toute confusion entre la démocratie sociale et l'action politique, le Père Janvier ajoute : « La démocratie chrétienne, telle que l'entend Léon XIII, ne dépend d'aucune forme de gouvernement civil; elle peut s'accommoder de n'importe laquelle de ces formes, pourvu qu'elle ne répugne ni à l'honnêteté ni à la justice. En conséquence, les intentions et l'action des catholiques qui travaillent au bien des prolétaires ne peuvent, à coup sûr, jamais tendre à préférer un régime civil à un autre, ni à lui servir de moyen de s'introduire. »

Vous avez dû être distrait, mon Père, en choisissant ce texte du Père Janvier comme une confirmation de votre thèse. Le Père Janvier ne confirme rien du tout dans les phrases que vous citez. Il ne nous départage pas. Il traduit littéralement et, à mon humble avis, un peu lâchement, quelques phrases du passage de *Graves de communi* que nous avons analysé ci-dessus. Ce n'est pas à l'autorité du prédicateur de Notre-Dame ni à l'impartialité du penseur politique que vous deviez en appeler, mais à la pénétration du fort en thème ou plutôt en version latine.

Quant à la correspondance échangée entre le Saint-Siège et le Président de la Ligue démocratique belge, nous devons bien réserver à un second article de montrer qu'elle laisse absolument intacte la thèse que nous soutenons et qu'elle parle d'autre chose. Nous y ajouterons un texte de la même époque, non pas du Secrétaire d'État de Pie X, mais de Pie X lui-même, confirmant avec une netteté qui aurait dû couper court à toute discussion, la doctrine et les directives énoncées par Léon XIII. Puis nous verrons avec quelle insistance et quelle énergique précision y revient S. S. Pie XI à toute occasion « opportune, importune ».

Et puisqu'on nous oblige à reparker du commentaire du Père Vermeersch, nous dirons les raisons qui, à notre avis, ont induit en erreur l'illustre canoniste — *quandoque dormitat bonus Homerus* — sur ce point.

Au moment où écrivait le Père Vermeersch, note le Père Rutten, les intentions du Saint-Père et les circonstances qui avaient motivé la publication de la nouvelle Encyclique étaient présentes à toutes les mémoires. Le texte pontifical paraissait d'une clarté aveuglante.

Ces intentions et ces circonstances sont écrites dans l'histoire. Nous les raconterons. Nous raconterons cette lutte lamentable entre deux fractions de l'Action catholique italienne que les Papes Léon XIII et Pie X ont eues sous les yeux en écrivant *Graves de Communi*, le *Motu proprio* sur l'Action populaire chrétienne et *Il Fermo proposito*. C'est à travers cette bagarre qu'ils ont aperçu les difficultés que peut créer dans l'Église ce mouvement nécessaire de la démocratie chrétienne, et c'est à propos de ces événements auxquels sont mêlés à des titres si divers les noms de Toniolo, de l'abbé Murri et de don Albertario, qu'ils ont énoncé les principes universels et les directives inscriptibles de l'Action populaire chrétienne.

LOUIS PICARD.

Grandes marges

Les livres qui invitent le lecteur à réfléchir, et l'amènent à joindre sa méditation à celle de l'écrivain, devraient porter de ces grandes marges où plus d'un honnête homme d'autrefois a consigné en de vieilles librairies des remarques souvent profondes. Les notes de l'amateur, il arrive au critique de n'ambitionner pas d'autre gloire que de s'en rapprocher, quand elles sont vraiment nées, chez un homme sensible et intelligent, du contact de son expérience humaine et vivante avec les œuvres de l'esprit. Les

Essais de Montaigne ne sont-ils pas, somme toute, de grandes marges découpées? Et si nous renonçons fortement à un climat sceptique dont Blaise Pascal, dans le magistral *Entretien avec M. de Sair*, a marqué toutes les limites, nous ne pouvons que nous rendre avec lui au charme de la causerie la plus alerte et de l'écriture la plus déliée de France.

Je me rappelle un adolescent qui avait découvert, dans la bibliothèque de son grand-oncle le chanoine, l'édition des *Pensées* par Havet, tout encadrée d'une écriture fine et serrée. C'est ainsi qu'il apprit à distinguer dans Pascal l'apport du jansénisme et le bien propre d'un grand génie catholique. Est-il utile de dire que tout danger avait disparu des notes de M. Havet, grâce à l'esprit étincelant, vigoureux et juste dont un prêtre savant et pieux avait percé à jour ces prétentieuses pauvretés?

Mais je crains que la plupart des livres modernes, hélas! ne se prêtent pas aux grandes marges, fût-ce pour des réfutations et des controverses. Comment le siècle du cinéma aurait-il le temps de penser? Il vit et meurt d'images trop rapides et trop désordonnées. A Paris, à peine a-t-on le temps de lire quelques pages de roman ou quelques lignes de journal d'une station de Métro à l'autre... Je dis cela et je sens bien que je me fais l'avocat du diable. J'ai la déplorable habitude, dont j'essaierais en vain de me dissimuler l'impolitesse, de regarder ce que lisent mes voisins et j'ai constaté, plus d'une fois, qu'ils tenaient en mains, jusque dans le Métro, des ouvrages fort sérieux. Il y a de très beaux films qui eux aussi font réfléchir — on entend bien que je parle pas de films américains, mais par exemple de *Visages d'enfants* de Jacques Feyder —. On ne doit pas trop médire de son temps. J'ai reçu pour mes éternes trois ou quatre petits volumes qui font penser.

Voici les *Réflexions sur l'art du roman* (1) par Henri Massis, dont les lecteurs de la *Revue Catholique des idées et des faits* ont déjà vu plusieurs fragments denses et précis; le *Gant de crin* (1) de Pierre Reverdy qui vient de paraître au Roseau d'or; *Corps et âme* (2) de Robert Honnert qui n'a peut-être pas vingt-cinq ans et qui affirme un goût et un art si purs des belles cadences de la prose que l'on peut se demander si l'on ne doit pas saluer en lui l'apparition d'un nouveau Barrès original, d'un Barrès tout à fait catholique...

Et ne parle pas aujourd'hui des enluminures si délicates et si vives que Charles Silvestre a tracées, *Dans la lumière du Cloître* (3). Je ne parle pas de *Quelques sacristains de la chapelle laïque* (4) dont Maurice Brillant a tracé les portraits et déjoué le fanatisme d'une plume aussi agréable que savante. Je ne parle pas des deux volumes d'Henri Bremond, *La Poésie pure* et *Prière et poésie*, pour lesquels je n'aurais pas assez de grandes marges doubles et de béquets aussi nombreux que ceux dont Marcel Proust auréolait ses épreuves. Que des événements impérieux mettent un critique dans un retard inattendu d'un mois ou deux, il s'aperçoit que la littérature française maintient un cours si heureux et si abondant qu'il en est un peu submergé...

Mais il faut mettre tout de suite à part les *Réflexions sur l'art du roman* par Henri Massis. Elles ont vraiment droit à une place de choix dans la bibliothèque, tout auprès d'*Art et scolastique* de Jacques Maritain. Elles ont été écrites en marge de *Jugements*. J'imagine, cependant, que l'admirable et dangereux *Dostoïevski* d'André Gide est aussi à leur origine comme à celle de cette *Défense de l'Occident* que nous attendons avec impatience. J'entends encore M. Henri Massis, au moment que le second tome de *Jugements* venait de paraître, s'interroger noblement sur le problème de la critique et de la charité: « Parce que, me disait-il, je tiens Gide pour l'un des plus parfaits écrivains de notre temps, je crois devoir

encore plus avertir les lecteurs des dangers d'une œuvre aussi pernicieuse. Ne dois-je pas d'abord la charité à ceux qui se fient à mon jugement? » Et, cependant, Massis, s'interrogeait. Il reconnaissait qu'il y avait également une obligation de charité vis-à-vis de l'auteur étudié... Me trompais-je en reconnaissant le frémissement de cet entretien dans les pages qui concernent ici André Gide? Massis, une fois de plus, en écrivant, montrerait la vérité de cette thèse qui lui est justement chère, que le catholicisme, loin de gêner l'écrivain, porte à leur plus haut degré, dans le sens de l'être, toutes ses puissances: *Quantum potes, tantum aude*, selon le grand mot de saint Thomas d'Aquin dont Paul Claudel se plaît à faire la devise du génie catholique. Je ne connais pas de pages où Massis ait jeté un regard plus aigu et plus profond que dans celles-ci, plus large et plus précis tout ensemble sur la composition artistique. Le chapitre sur les romans de Raymond Radiguet est vraiment d'intelligence et de virile sympathie.

Le livre s'ouvre par une sévère condamnation du roman qui n'est qu'autobiographie. Et Massis prend comme exemple le *Dominique* de Fromentin. J'avoue que *Dominique* ne m'est pas du tout présent, mais je me rappelle une impression d'ennui — et certainement je n'ai pas lu le livre en entier, il y a longtemps. Ce souvenir vague, dont il me faudrait vérifier la valeur, concorde bien, toutefois, avec le sentiment de Massis.

Il cite ce mot d'Alain à Frédéric Lefèvre: « La véritable création exige une purification préalable, une sorte de soulagement de l'émotion, de domination de ce qui a été vécu, senti, éprouvé ».

Aucun grand artiste n'a jamais composé, que je sache, sous les coups d'un chagrin réel. Et que l'on m'en cite un seul, je le jugerai inhumain. Il faut laisser passer le grand vent de la douleur, à genoux si on le peut, et s'il est trop violent, s'il vous couche comme les hautes herbes sur les sommets et les plateaux labourés d'éclairs, il est peut-être d'un courage héroïque de s'allonger dans toute sa longueur et de se laisser mesurer par la bourrasque, pareil au moine qui, étendu à plat ventre sous le suaire et le voile noir, écoute souffler au-dessus de lui la longue et haletante supplication des litanies de tous les saints.

Le plus grand artiste est celui qui appréhende le plus fortement le réel. Ah! il ne se fatiguera pas de petits refuges artificiels. Mais si la douleur l'a mesuré, il aura, lui aussi, mesuré la douleur. Quand il se relèvera, il pourra dire une parole qui ne sera pas de vains mots...

Je songe à un exemple illustre. Si Victor Hugo n'est peut-être pas un grand lyrique de l'amour conjugal, il est certainement un grand lyrique de l'amour paternel. Croit-on qu'après la mort de sa fille, il va se mettre à chanter? Il nous l'a dit lui-même:

Ah! je fus comme fou dans le premier moment...

Ce n'est que plus tard, bien plus tard, qu'ayant fait sienne cette douleur, il pourra écrire les incomparables premiers accords de *Ode à Villequier*.

Mais, précisément, Victor Hugo ne fait pas de l'autobiographie. Il ne nous décrit pas les dernières heures de sa fille, tel jour, dans telles circonstances, par telle maladie. Non. Il crée, avec son mode propre qui est le mode lyrique, l'œuvre nouvelle qui, mieux qu'un froid récit, nous donnera la contagion de sa grande douleur pacifiée.

Henri Massis marque fortement les notables différences qui existent entre l'art du romancier et l'art du poète. Il demeure que l'un et l'autre ne sont pas des photographes mais des créateurs. Et Massis, de citer avec bonheur, dans un sens tout autre, le cas de Balzac écrivant *Albert Savarus* pour décider la comtesse Hanska à se remarier avec lui. Nulle œuvre n'est plus liée à la vie de l'auteur de la *Comédie Humaine*; il ne raconte pas, cependant, les événements apparents de leur existence, mais ce qui en croît et se propage dans son monde imaginaire.

(1) PLON, éd., Paris.

(2) N. R. F.

(3) et (4) SERS, éd.

« L'art, c'est l'amour du vrai et c'est aussi l'amour du faux, note Pierre Reverdy en tête du *Gant de crin*; du vrai en ce qu'il repose sur la recherche des justes rapports entre les choses, du faux en ce qu'il aboutit toujours à un résultat factice. Mais, pour que cette fiction mérite d'être considérée, il faut que celui qui la crée soit animé d'un grand amour du vrai ». Sous une forme un peu paradoxale, cette remarque me paraît rejoindre la doctrine de Massis. Il convient, sans doute, d'y ajouter celle-ci : « La nature est nature, elle n'est pas poésie. C'est la réaction de la nature sur la complexion de certains êtres qui produit la poésie... »

* * *

Nous connaissons et nous aimions Pierre Reverdy pour les meilleurs poèmes de ces *Épaves du ciel*, où sans doute l'on sent l'influence, « l'influence sensible, légitime » du visionnaire Jean-Arthur Rimbaud, mais où le poète a parfois atteint le miracle de nous donner des œuvres aussi simples, aussi pures, aussi solides que les meilleures peintures de son ami Pablo Picasso. Nous avions lu cette *Peau de l'homme*, déconcertante et déchirée, mais où l'on n'a peut-être pas assez vu, dans la lumière électrique d'un humour moderne, quelques-unes des blessures terribles, tour à tour nues et fardées, que le monde moderne a creusées jusqu'à notre cœur. Je pense que toutes ces visions de l'artiste, méditées et réfléchies dans le silence et la paix d'une grande abbaye bénédictine, sont loin d'être étrangères aux « notes » du moraliste que nous avons aujourd'hui entre les mains.

Sur la vie comme sur l'art, sur Dieu et sur l'homme, sur le rêve et sur la réalité, toute une expérience humaine s'affirme ici. Quelques notes trop « littéraires », mais la plupart que profondes et vraies!...

Le sens du livre nous est donné par ce mot : « La main de Dieu nous paraît souvent rude parce qu'il traite ses amis débiles avec un gant de crin ». Je ne doute point que l'auteur n'ait connu lui-même ce gant de crin. Il y a une méditation sur le suicide qui montre une science rare du fond de la douleur : « Il n'est pas plus lâche, dit-il, de savoir vivre dans certains cas que de savoir mourir. La question n'est pas là... On se tue probablement comme on rêve, quand la qualité du rêve le transforme en cauchemar. Mais l'homme s'hypnotise sur ce mirage de grandeur qu'il lui a été donné la volonté d'empiéter sur les desseins de Dieu. Le suicide est un de ces empiètements, c'est un acte de rébellion et les faibles seuls ont sujet de se montrer rebelles... La seule maîtrise qui nous ait été laissée est celle de notre volonté, de notre pensée, de nos actes; mais non pas celle de l'orientation générale de notre être et de sa fin. De cette dernière, nous ne choisissons ni le mode, ni le lieu, ni le temps... ». Dieu seul, dit en substance Reverdy, a le droit de nous faire passer du recto de la page que chacun de nous écrit en ce monde au verso qui est l'éternité. Pour toucher à ce terme du problème, je pense qu'il faut avoir traversé la tentation du suicide, tel le héros de Robert Honnert à l'extrême limite de son chagrin : « La partie est si dure, affirme celui-ci, l'enjeu si dérisoire qu'il serait doux de déclarer forfait... Se donner la mort est le seul acte qui vaille la peine d'être accompli, mais Dieu me prive de cette satisfaction ».

* * *

Corps et âme, est-ce un roman ? est-ce un poème ? est-ce un essai ?.. Henri Massis, dans ses justes *Remarques*, me paraît, cependant, négliger un certain mode du roman que j'appellerai volontiers le roman lyrique. Gabriele d'Annunzio et la comtesse de Noailles, Maurice Barrès aussi, l'ont illustré de telle sorte qu'il ne me paraît point que l'on doive le traiter comme un genre faux. *Leur Royaume*

et *l'Homme de désir* de Robert Valléry-Radot sont des romans lyriques. Dans une forme beaucoup plus concise et beaucoup plus ramassée, le livre de Robert Honnert me semble à son tour appartenir au même rayon, tout entrecoupé qu'il soit de réflexions morales ou littéraires.

Il pourrait porter en épigraphe ces beaux vers de la comtesse de Noailles :

*Seigneur, pourquoi l'amour et son divin supplice
Sont-ils entre deux cœurs noblement rapprochés,
Comme un glaive qui rend une inique justice
Et qui toujours châtie un mystique péché?*

Je pense que M^{me} de Noailles emploie le mot « inique » au sens de son étymologie et cela n'est pas loin du sublime.

Une histoire d'amour forme la trame du récit de Honnert. Et, dès la première cadence, nous sommes pris dans son frémissement : « Cette nuit tu dois pleurer dans une ville étrangère et moi qui pleure seul dans ce lit familial, je ne peux pas te consoler ». Par une désolation aussi profonde, nous devinons quelle splendeur printanière a dû embellir les premiers temps de cet amour. Et voici que l'héroïne s'est cabrée dans une mésentente. Elle s'est cabrée si violemment que la pensée du crime, de l'assassinat a traversé son esprit. Et lui, il a frôlé les portes de la mort avec un amer désir. Dans le brusque vide qui se creuse au cœur de son cœur, il ne trouve plus qu'une vie effondrée : songe une dernière fois quelle cruauté il y aurait à frapper à mort ce pauvre être qui t'appartient corps et âme; tais-toi, surtout; garde longtemps le silence en me regardant agoniser; songe une dernière fois au crime que c'est de détruire une vie s'il t'est possible de l'épargner; puis après avoir tout examiné, décide, et c'en sera fait : tu seras obéie ».

Eh! bien, non, Robert Honnert. Votre héros se trompe tout autant que votre héroïne. Ce sacrifice, aussi admirable et généreux que l'on voudra, est un sacrifice insensé qui ne profiterait ni à l'un ni à l'autre. C'est le sacrifice du général japonais qui fait hara-kiri parce qu'il a perdu une bataille, sans songer qu'il va laisser son pays sans défense aucune. Il n'arrive qu'une fois dans la vie — et non pas dans toutes — de rencontrer l'accord profond qui unit vos personnages. Ils sont faits l'un pour l'autre et ils se déchirent, faute de simplicité vraie. Il me paraît, heureusement, que dans le finale pacifié de votre livre, ils font retour, toutes voiles dehors, à cet esprit d'enfance que le Christ réclame de ceux qui veulent entrer dans le Royaume. Un amour essentiel demeure entre eux et s'élève encore d'avoir traversé la douleur immense, comme sur la mer d'angoisses de la Neuvième symphonie, l'Hymne à la joie monte, monte enfin, si pur, si haut qu'il semble à chaque instant ne pouvoir aller au-delà et que ses reprises inépuisables nous laissent défaillants au seuil de Dieu...

Une note de Reverdy me revient à la mémoire : « ... ce n'est qu'en s'unissant à Dieu que les créatures peuvent le plus fortement s'unir entre elles. Quelqu'un disait : « Tout est commun entre les hommes, même Dieu ». C'est surtout Dieu qu'il fallait dire ». Les dernières pages de Honnert ne sont qu'une effusion d'universel amour. « ... Tous les soupirs ou tous les gémissements poussés de bonne foi, a-t-il écrit lui-même, se fondent à la fin dans un seul cri de sincère espérance ». Oui, sincère espérance du règne du cœur. Il nous donne son livre comme un témoignage de la génération qui a aujourd'hui vingt-trois ans. Ses inquiétudes et ses aspirations me paraissent de vouloir servir, avec une âme de bonne volonté. Signe heureux. Le prince de ce monde a dit : *Non serviam*. La grande réponse de l'homme doit être : *serviam*. Sous le soleil de Satan, non pas. Sous le soleil de Dieu. Le soleil, dans toute la liturgie, est l'image du Christ, comme l'Étoile du matin celle de la Vierge Et l'astre noir de l'ange rebelle ne prévaudra pas contre eux.

JEAN SOULAIROL.

Extra dry... ou l'Amérique humide⁽¹⁾

III. — LE PAYS ET LA PROHIBITION.

On continue donc à boire aux Etats-Unis.

Personne ne le nie, bien que partisans et adversaires de la Prohibition soient en désaccord compréhensible sur l'importance du trafic frauduleux et de la consommation illégale.

Cherchons donc à grouper et à nuancer les diverses réactions que provoque le fait prohibitionniste.

Géographie prohibitionniste.

Géographiquement, *grosso modo*, le Nord des Etats-Unis est humide, le Sud est sec, l'Ouest est sec, l'Est est humide.

Cette humidité et cette sécheresse locales ne tiennent pas exclusivement, comme on pourrait se l'imaginer peut-être, à des conditions d'ordre climatique. On pourrait croire que les habitants du Nord et de l'Est, éprouvés par des froids rigoureux, ressentent le besoin de trouver un supplément de calories dans des liqueurs variées. Ce besoin ne se ferait pas sentir chez les habitants du Sud tropical et de l'Ouest paradisiaque.

Il y a un peu de cela si on veut. Mais il y a aussi autre chose.

L'Est des Etats-Unis comprend dans sa population beaucoup de gens habitués depuis longtemps à savourer les produits des distilleries écossaises et des vignobles champenois. Si jadis des habitants de la Nouvelle Angleterre ont pu avoir le geste facile de balancer dans l'Atlantique des cargaisons entières de thé sans doute délectable, c'est parce qu'à défaut de thé, les vieux bourgognes et les whiskys vénérables garnissaient avantagement leurs tables.

Les colons de la Nouvelle Angleterre ont laissé des descendants et des collatéraux qui conservent parmi des traditions dont ils sont fiers un culte filial envers l'antique brandy et les meilleurs crus de France.

Tandis que dans le Sud..., eh! mon Dieu, comprenez donc que dans le Sud, il y a une population de dix millions de nègres auxquels, les planteurs et propriétaires blancs sont ravis de voir interdire l'usage de l'alcool, tandis qu'eux-mêmes n'en sont pratiquement pas privés.

Suivant une classification autre que cette classification cardinale, on peut dire en général que les campagnes sont sèches, et les villes humides.

Et cela explique la sécheresse de l'Ouest rural.

La Prohibition et les Partis.

Superposons maintenant un autre groupement à ce groupement géographique rudimentaire.

Nous constatons que le Sud sec est démocrate, que l'Est humide est républicain, que le Nord humide est démocrate, que l'Ouest sec est républicain. Encore une fois, il ne s'agit là que d'une classification générale, qui ne prétend à aucune précision rigoureuse, mais qui est suffisante pour caractériser les ensembles.

Nous voyons donc que le fief du parti républicain, — l'Est et l'Ouest, — affirme des tendances contradictoires en matière de prohibition; et que d'autre part le Nord et le Sud démocratique ne sont pas moins antagonistes.

Quelle est, dès lors, l'attitude des deux grands partis politiques en face de la question prohibitionniste?

Il se produit ici un phénomène étrange, mais explicable.

Au début de la république, les deux partis traditionnels étaient régulièrement opposés sur des questions de principe, d'ordre politique ou économique. Peu à peu, l'acuité des problèmes que suscita l'indépendance s'atténua, mais la rivalité subsista; non plus sur des programmes entiers mais sur des questions isolées de politique courante. C'est le cas de nos jours pour des questions fiscales, des questions douanières, des questions de participation

dans des organismes internationaux, etc... Dès que pareil problème surgit, le parti démocrate et le parti républicain l'envisagent chacun suivant son angle, qui n'est jamais le même, par nécessité.

Il en fut autrement pour la prohibition. A son égard, aujourd'hui encore on en est au même point qu'il y a sept ans, et aucun des deux partis n'a voulu ni osé prendre position.

La véritable raison de cette hésitation n'est pas difficile à deviner. C'est que chaque parti compte parmi ses électeurs des partisans et des adversaires du 18^e amendement, et qu'il ne pourrait se prononcer sans sacrifier les uns ou les autres.

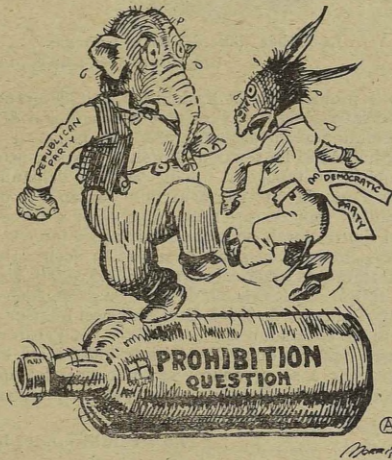
Qu'un des deux partis ose trancher, et que l'autre se prononce (en sens contraire, évidemment), il se produirait, par un double mouvement de désertion et de ralliement, une concentration nouvelle des parties suivant la norme prohibitionniste. En pratique on n'aurait donc plus de démocrates ni de républicains, mais des humides et des secs, ce qui est assez grotesque comme étiquette politique.

Néanmoins, et de plus en plus, la Prohibition prend pied sur le terrain politique et devient un problème de premier plan. Elle a déjà joué son rôle lors des élections de novembre dernier; elle sera peut-être la question maîtresse des élections présidentielles de 1928.

Si aucun des deux partis, d'ici là, ne se prononce à son égard, un troisième larron ne manquera pas de surgir qui déploiera l'étendard prohibitionniste et essaiera de réunir tous les secs décrochés des partis traditionnels.

* * *

S'il est vrai que ni le parti démocrate ni le parti républicain ne se sont ralliés ni officiellement ni officieusement soit à la Prohi-



Et « joyeusement » (?) nous avançons...

Morris for the George Matthew Adams Service.

bition soit à la thèse de liberté, il n'est pas moins certain que dans la mesure où leur prudence permet d'affirmer qu'ils aient décelé des sympathies quelconques, on peut considérer le parti démocrate comme plutôt favorable aux revendications humides, et le parti républicain comme plutôt gagné au rigorisme sec.

Mais, encore un coup, cela n'a rien d'absolu, car la Prohibition divise très sérieusement chacun des grands partis, et leurs leaders respectifs.

Parmi les chefs, il en est qui ne mettent pas leur étendard en poche. Tel, par exemple, Al. Smith, gouverneur catholique de New-York et leader du parti démocrate. Al. Smith est le chef de file attiré des humides. C'est sur un programme nettement anti-sec qu'en novembre dernier il fut réélu pour la troisième fois, à une écrasante majorité, gouverneur d'un Etat républicain.

Smith est mal vu des démocrates du Sud démocratique, secs et anticatholiques. Il ne jouit pas non plus d'une excellente presse dans l'Ouest anti-humide où son rival le plus menaçant, Mac Adoo, fait proclamation de sécheresse.

Voyez-vous la complexité du problème?

(1) Voir *La revue catholique* du 18 février 1927.

Passons aux républicains. Un nom me vient sous la plume : le sénateur Borah, président de la commission des affaires étrangères du Sénat. C'est un homme éminent, sans conteste; un cerveau toujours en travail. Mais fichtre pas le plus chaleureux des amis de l'Europe! N'insistons pas sur ce point. Le sénateur Borah



La sixième année des temps nouveaux.

Fitzpatrick in the St. Louis Post-Dispatch.

a affronté le problème de la Prohibition, fait de grandes professions de foi ultra-sèches, et s'est posé en champion de la Constitution américaine avec tous ses amendements jusques et y compris le dix-huitième. Le sénateur Borah a pris une attitude tellement tranchée et tapageuse qu'on peut se demander jusqu'à quel point il ne cherche pas à se faire déclarer le porte-parole indiscutable de tout ce que l'Amérique compte de sec...

Un duel Smith-Borah ne manquerait pas d'intérêt. Ses conséquences seraient profondes sur la rédaction de la carte des vins dans les restaurants américains; mais il en aurait d'autres pour l'Europe, et qui dépasseraient de beaucoup, quelques bouteilles de Saint Marceaux ou de Triple-Sec. Mais ceci n'est pas une étude sur la politique extérieure des Etats-Unis... et j'en reviens à mes flacons pour rappeler donc l'indécision, l'hésitation extrême des partis politiques à se prononcer sur une question qui, presque certainement, exigera d'eux qu'avant peu ils prennent position

La Prohibition et les Eglises

Il n'est pas possible, et il serait oiseux, de reprendre ici les déclarations de toutes et chacune des 150 sectes protestantes américaines touchant la prohibition. Certaines fédérations d'Eglises se sont d'ailleurs chargées d'énoncer des conclusions d'ensemble qui facilitent la tâche du compilateur qui cherche à présenter le compendium de leurs déclarations.

M. Emprigham, secrétaire de la société de tempérance de l'Eglise épiscopale, publia, il y a un an, les déclarations suivantes après enquête auprès de 20.000 membres de l'association et investigations personnelles dans différentes parties du pays :

1. Nous préconisons la revision de la loi Volstead pour permettre la vente de bière et de vin;
2. La loi Volstead a eu pour effet d'augmenter la consommation des breuvages alcoolisés parmi la jeunesse;
3. La même loi a eu pour résultat de faire abandonner l'usage de la bière et du vin au profit de liqueurs dont la plupart sont actuellement des poisons;
4. La violation de cette loi a entraîné le mépris de toutes les autres;
5. La législation prohibitionniste est une législation de classe et favorise les riches;
6. De notre enquête, il résulte que l'intempérance a augmenté,

Ce fut le pavédans la mare aux grenouilles.

Et dans ladite mare, mouvements divers, bien entendu.

Dès que parut cette proclamation, le haut clergé épiscopalien s'émut. Six évêques se rangèrent aux côtés du secrétaire de la société de tempérance. Mais en face de ces six *supporters* de M. Emprigham, se dressèrent dix-huit autres évêques épiscopaliens qui se déclarèrent adversaires de toute modification à la loi Volstead.

A ces 18 évêques épiscopaliens vinrent se joindre des groupes du clergé baptiste, le directeur du conseil d'éducation de l'Eglise presbytérienne déclarant parler au nom des leaders de sa dénomination, le conseil d'éducation de l'Eglise méthodiste épiscopaliennne, le président du conseil fédéral des Eglises du Christ (groupe de 28 sectes), etc.

Quant au comité méthodiste de tempérance, de prohibition et de moralité publique, il est à tel point entiché de Volsteadisme qu'il y a quelques mois, il conseilla gravement à l'Europe, pour arriver à pouvoir payer aux Etats-Unis ce qu'elle leur devait, d'instaurer dans le vieux monde... la prohibition!

En général, les dignitaires protestants et les chefs d'organismes qui opèrent sous la direction des différentes dénominations, se déclarent partisans du régime existant, sans modification.

Et l'Eglise catholique?

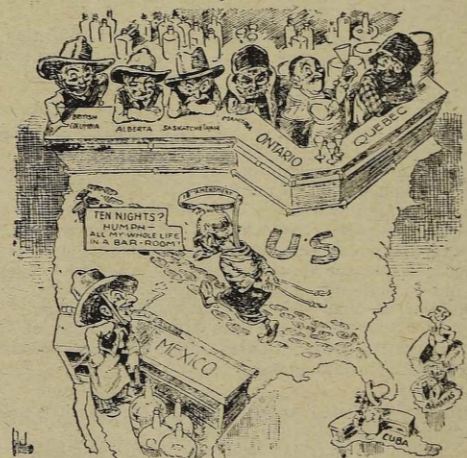
Le clergé catholique américain resta pendant longtemps le sphynx. — « Nous avons l'Eglise catholique pour nous », risquaient parfois les prohibitionnistes. — « Elle se range à nos côtés », hasardaient alors les anti-prohibitionnistes. Mais, en définitive, les uns et les autres n'étaient pas très sûrs de ce qu'ils avançaient.

Cela dura jusqu'au mois de janvier 1926.

Alors successivement le cardinal Hayes, archevêque de New-York et le cardinal O'Connell, archevêque de Boston, firent entendre la voix, jusqu'ici silencieuse, des catholiques américains.

L'archevêque de Boston déclara faire sien et être conforme à la véritable doctrine catholique, un article paru sur la Prohibition dans le *Tablet*, de Londres, dont il cite notamment le passage suivant :

« Depuis le jour où saint Paul mit les Ephésiens en garde contre l'ivresse du vin, les pasteurs de l'Eglise ont toujours traité comme il convenait le vilain vice de l'ivrognerie. Mais, — et c'est ici le vrai principe, — l'abus ne peut faire supprimer l'usage. La bière, le vin, ne sont pas mauvais par eux-mêmes. Ils ont des usages légitimes.



L'éternelle tentation.

Treland in the Columbus Dispatch.

« La prohibition universelle et obligatoire est toute différente. Pareille mesure est absolument opposée à l'Écriture Sainte et à la tradition catholique... Nous ne prétendons pas être les instruments de ceux dont la politique avouée est d'arriver à la prohibition mondiale. »

L'archevêque de New-York fit une déclaration non moins explicite :

« L'Eglise catholique a toujours prêché la tempérance. Mais les mesures extrêmes ne sont pas raisonnables. Si l'immoralité découle de l'intempérance, cette dernière doit être combattue. Mais il n'y a aucun motif d'imposer la prohibition à cent millions de personnes pour punir l'intempérance de certains individus. »

A ces déclarations s'ajouta quelques jours après celle du cardinal Mundelein, archevêque de Chicago :

« La prohibition est une affaire purement politique, qui n'affecte en rien l'Eglise ni la foi de ses membres. »

Ce fut un coup droit à l'adresse de politiciens qui espéraient s'emparer de l'Eglise pour la faire servir à leurs fins particulières, et dont le plus naïf spécimen est ce suave M. Howard qui poussa l'incongruité jusqu'à écrire au Pape pour lui demander d'imposer aux catholiques américains un acquiescement sans réserve aux mesures prohibitionnistes!

La Prohibition et l'opinion publique.

Nous avons vu l'attitude incertaine des partis vis-à-vis de la Prohibition; l'attitude favorable des Eglises protestantes à son égard; l'attitude indépendante de l'Eglise catholique à son sujet.

Voyons maintenant s'il est possible de déterminer le réflexe de ce que l'on est convenu d'appeler l'« opinion publique » en face du problème prohibitionniste.

Je veux pour cela choisir deux de ses manifestations les plus récentes.

La première, c'est une enquête faite par des journaux américains parmi leurs lecteurs à la fin de l'hiver 1925.

Cette enquête, à laquelle participèrent plus de trois millions de personnes, accusa en chiffres ronds 550,000 votants partisans du maintien intégral du 18^e amendement et de la loi Volstead; près d'un million de votants favorables à l'abrogation du 18^e amendement; et 1,675,000 votants favorables au maintien du 18^e amendement mais partisans de la modification de la loi Volstead.

En bref plus de 2 1/2 millions de personnes adversaires de la situation actuelle, contre un demi-million de partisans. Soit cinq contre un en faveur d'une atténuation du régime existant.

Les secs prétendirent que les résultats de cette enquête étaient sophistiqués, parce que les partisans de l'amendement avaient reçu pour consigne de n'y point participer.

A quoi les humides répondirent qu'il ressortait du résultat du poll que les secs avaient mal observé leur consigne, puisqu'ils avaient voté quand même. Et qu'en tout état de cause, l'enquête confirmait des enquêtes antérieures et révélait l'existence d'une opposition considérable aux prétentions sèches.

La seconde manifestation fut le referendum, officiel celui-là, organisé dans huit Etats lors des élections de novembre 1926.

Ces Etats étaient : New-York, l'Illinois, le Wisconsin, le Nevada, le Colorado, le Montana, la Californie et le Missouri. Ces huit Etats représentent le quart de la population totale de la république fédérale.

Parmi eux, quatre furent appelés à donner leur avis sur le problème de la prohibition nationale.

1. et 2. New-York et l'Illinois. La question : omise au referendum était la suivante : « La loi Volstead doit-elle être amendée de manière à exclure de ses prescriptions prohibitives les brevages qui ne sont pas considérés comme enivrants par les législations particulières des différents Etats? » — Réponse : Oui, par plus d'un million de voix de majorité à New-York.

3. Wisconsin. « La loi Volstead doit-elle être amendée de manière à permettre la fabrication et la vente de bière à 2,75? » — Réponse : Oui.

4. Nevada. « Le 18^e amendement doit-il être amendé? » — Réponse : oui.

Les quatre autres Etats eurent à se prononcer sur le problème de leur prohibition locale :

5. Montana. « Faut-il abroger toutes les lois sèches, sauf celles qui dépendent la vente aux mineurs d'âge? » — Réponse : Oui.

6. Californie. « Faut-il abroger la loi d'exécution pour la prohibition? » — Réponse : Oui.

7. Missouri. Même question, mais réponse négative.

8. Colorado. « Faut-il amender la Constitution d'Etat de manière à permettre la fabrication et la vente de liqueurs lorsque ces actes ne sont pas défendus par les lois fédérales? » — Réponse : Non.

En résumé donc, la majorité des Etats consultés (6 sur 8), se déclarèrent en faveur d'une modification du régime existant, dans le sens d'une moins rigoureuse réglementation.

Quelles sont, devant ces faits, les réactions sèches et humides?

Les humides triomphent, naturellement. — « C'est une écrasante répudiation de la loi Volstead, dans une série de grands et de petits Etats s'étendant de l'Atlantique au Pacifique, comprenant des villes importantes et moyennes, des centres ruraux et industriels. »

Les secs, de leur côté, ne se frappent point. — « Ces résultats ne signifient rien, déclara M. Wheeler, conseil général de l'Anti-Saloon League. Les secs n'ont pas participé à ce referendum. (Vous vous rappelez, comme ils n'avaient pas participé à l'enquête de la Presse en 1925.) Au surplus ces résultats ne font que confirmer des tendances humides qui étaient notoirement connues avant qu'elles s'exprimassent officiellement. »

Il est de fait que ce referendum n'est pas sensationnel par ce qu'il révèle. New-York, l'Illinois, le Wisconsin, le Montana, le Nord de la Californie, étaient déjà considérés depuis longtemps comme des territoires humides. On savait que le Colorado était sec. Le Missouri s'est peut-être révélé moins humide qu'on ne le pensait, mais par contre le Nevada s'est révélé moins sec. Au total, rien de foudroyant comme découverte.

Conclusion. Des consultations partielles peuvent indiquer les tendances de l'opinion publique sur certains points déterminés des Etats-Unis. Ces tendances sont systématiquement interprétées par les secs et les humides suivant leurs préférences personnelles. Mais à défaut d'une consultation générale du peuple américain sur la question, il est impossible de déterminer avec une certitude même approximative si la majorité de la population américaine est sèche et humide.

(A suivre)

Vicomte CH. DU BUS DE WARNAFFE,
Avocat à la Cour d'Appel de Bruxelles.
A. M. de l'Université de Princeton (N. J.).

L'art de vivre

Il y a peu d'écrivains qui avouent autant que M. Eugène Marsan leur plaisir de vivre. Qu'il décrive les mœurs, qu'il fixe les usages, qu'il juge les livres, ou qu'il s'abandonne à inventer de chères images, trop tendres peut-être, mais si précieuses, on devine, on sent, on en vient à partager son amour de la vie.

Cet amour n'est jamais béat. Il s'accompagne de discernement. Il n'est pas non plus frénétique. M. Eugène Marsan appartient à une école et, pour être tout à fait exact, nous dirons plutôt à une tradition, qui a fait de la retenue, de la mesure, de la pudeur une vertu capitale. Avec cela, la lucidité française. Il se confesse d'ailleurs dans ses plus vives admirations. Il a le trait rapide de Rivarol, la clairvoyance de Stendhal et ce rythme enfin que Moréas a rendu à la poésie. Mais ces héritages ont été, s'il l'on ose dire, refondus. La prose de M. Eugène Marsan est d'un métal unique.

Une prose un peu maniérée pourtant, objecteront les gens pressés. C'est que l'aisance, le naturel et cette familiarité généreuse qui fait du lecteur un ami, cela ne se portait plus depuis le XVIII^e siècle. Les éclats romantiques, les rudesses naturalistes, les laborieuses recherches des chapelles décadentes nous avaient désappris la belle langue de la sociabilité, celle que l'on pourrait, celle que l'on devrait parler. Anatole France, — et c'est le seul mérite que nous lui reconnaitrons, — s'était remis à l'écrire. Mais avec tant d'appâts encore! Avec une si artificielle lenteur! Ne le disons pas trop haut; mais il y a du cuistre dans Coignard et dans

Bergeret. Le passage dans nos lettres de cet écrivain de transition, s'il a été à tant d'égards déplorable, aura cependant valu de nous rendre le sens, le goût, l'impatient désir du naturel. Et déjà, voici M. Marsan qui écrit avec la familiarité d'une conversation parfaite. Qu'il tutoie souvent son lecteur, d'aucuns penseront que c'est un procédé. (Et là où il ne le tutoie pas?...) Mais ce n'est qu'un signe, un peu appuyé, voilà tout.

Entre la sociabilité que révèle la belle prose de M. Eugène Marsan et le plaisir de vivre, voyez-vous une grande différence? L'homme n'est pas un animal solitaire. C'est son destin de vivre en commun avec ses semblables. C'est son devoir d'y mettre de la complaisance. Cela ne va pas toujours aisément. Il y faut beaucoup de vertus morales et quelque soumission aux coutumes. Ce que l'on appelle du savoir-vivre, — le savoir-vivre que Littré définit précisément une « connaissance des usages du monde et des égards de politesse que les hommes se doivent en société ». Ils se les doivent sans quoi la société serait intenable et, partant, la vie impossible. « Il est facile à l'homme, observe M. Marsan (1), de devenir pareil aux bêtes. Quelle que soit la majesté, la mystérieuse autorité des voix qui le lui interdisent, il en a la tentation. La personne veut dominer, se rassasier, jouir. Tout ce réseau protecteur de lois et d'usages qui enveloppe nos demeures, tout ce peuple de machines à notre service, qui enserre le monde, peuvent être emportés par un élan de la brute, par une simple erreur de calcul moral ou politique. »

Qu'est-ce qui nous garde de cette catastrophe? Si nous élevons le regard, nous voyons bien que c'est d'abord et que c'est surtout la religion avec sa transcendance, ses règles impérieuses et ses sanctions, avec son ascèse et sa vie intérieure, avec les magnifiques élites spirituelles qu'elle forme. Mais quoi! tant d'hommes affairés, tant d'hommes distraits, quand ils ne sont pas révoltés, échappent à sa discipline, qu'il faut autre chose pour contenir leur dangereux individualisme, pour les ramener sans cesse dans le cadre de la vie sociale. Une humble chose, on en tombera d'accord, et humiliante même, puisqu'elle est de pure convention, puisqu'elle remplace la magistrature personnelle et divine qui assurait à l'homme une dignité éminente par de petits commandements anonymes qu'aucune conscience ne peut espérer de fléchir. C'est quelque chose néanmoins qu'il serait imprudent de mépriser. « Les lois modestes de la civilité, les simples usages du savoir-vivre nous aident tous les jours à nous vaincre. Ils ne sont pas vains. Ils contribuent à l'ordre, ils l'assurent, ils lui donnent un charme. Ils protègent la faiblesse, bornent la force. Ils tiennent en bride la sottise et la méchanceté. »

Et enfin, ce savoir-vivre qui assure à la vie sociale sa plus universelle protection, c'est aussi, pour peu que nous soyons sincères, la forme quotidienne de la charité. C'est par savoir-vivre que je cède au prochain, que je me prête à ses besoins, que j'ai pour lui des égards et que je le marque, que j'ouvre ma maison, que je dresse ma table et que je la pare, que j'accomplis les saintes fonctions de l'hospitalité. C'est par savoir-vivre que je m'habille au goût du temps et si j'y mets quelque complaisance, pourquoi voulez-vous que ce soit seulement pour me regarder passer dans les miroirs? C'est que je veux plaire aussi sans doute. Tels sont les délicats offices de la charité quotidienne.

Mais il est trop vrai que ces fructueuses contraintes de notre vie sociale sont souvent perverties. Elles tournent chez beaucoup à la frivolité. Il y a un snobisme du savoir-vivre, ou plutôt le savoir-vivre engendre aisément le snobisme.

C'est toujours un beau sujet de comédie. On peut en rire. Il n'y a pas de raison de s'en plaindre. Sans ce snobisme qui multiplie les règles de la sociabilité, qui leur donne un prix excessif, et qui va jusqu'à les ériger en commandements souverains, bien des gens

seraient sans doute de redoutables animaux. Avantagés et satisfaits comme nous les voyons, tirez-les du cadre rigide où ils se contraignent, ils changeraient vraisemblablement leur folie sociale en folie individualiste. Ce serait joli!

A tout prendre donc, les lois du savoir-vivre sont d'assez bonnes gardiennes de notre civilisation, non point les plus importantes sans doute, mais les plus communes, les plus pratiques. Il faut les garder avec scrupule.

M. Eugène Marsan nous apprend que ce scrupule n'ira pas, dans une âme bien née, sans un secret plaisir. Nous le savons par la plus douce des expériences : rien n'est ennuyeux qui est fait avec soin. Nous sommes toujours payés de nos efforts et quand ce serait, en apparence, par l'humaine ingratitude, comme nous en assurant de sombres moralistes, il resterait assez d'allégresse intérieure pour nous dédommager tout ensemble et pour nous contenter.

Ainsi l'homme trouve dans l'accomplissement de ses fonctions sociales un plaisir certain. Le savoir-vivre, cette science qui repose sur de longues traditions, qui profite de tous les acquêts d'une civilisation millénaire, a multiplié encore ces plaisirs. Ils sont tout proches du plaisir esthétique. L'homme s'habille et s'il a du goût ou s'il écoute, comme un bon élève, le maître Eugène Marsan, il crée des images harmonieuses et piquantes pour la joie de ses yeux. L'homme ne vit plus dans les cavernes et sa maison, si petite, si simple soit-elle, peut lui être un décor heureux et reposant. L'homme mange et vous savez bien qu'il le doit faire selon le commandement de l'Apôtre, à la plus grande gloire de Dieu, en reconnaissant dans les doux fruits de la terre la munificence des largesses divines. L'homme mange et il a trouvé des rapports exquis entre ses nourritures. Il a inventé ce que nous appelons l'ordonnance d'un beau repas. Il mange et il boit. Les vins sont choisis pour leurs vertus, pour leurs accords raffinés avec les mets. Ainsi, nous dit M. Marsan, dans une page qui donne soit et fain : « Le fromage de Brie aime le vin blanc. Le Livarot, le Marolle aiment le Chablis. Le Stilton veut du Xérès. Mais à table le fromage commande, en principe, un vin rouge. » Peut-être pourtant sommes-nous au régime de la vie chère. Alors... « Le demi-riche que la paix a mieux ruiné que la guerre, qui ne peut plus aspirer aux fastes bordelais et bourguignons, qu'un bel Anjou le console. »

Pour trouver de pareilles consolations, pour s'assurer ce plaisir de vivre, on devine qu'il ne suffit pas de se laisser vivre. L'art est long. Celui-ci autant que les autres. Comme les autres, il exige des disciplines, des renoncements, beaucoup d'exercices. On est surpris de trouver au terme de ces efforts non pas le voluptueux que peut-être l'on attendait, non pas l'épicurien et le nonchalant, mais un homme maître de soi, qui se surveille, qui se tient et que nous appellerons, avec Oscar Wilde assagi, le capitaine de son âme. Il ne lui manquera qu'un peu de vie intérieure.

Oserons-nous en faire reproche à M. Marsan? Cette vie intérieure qui est elle aussi une hygiène, il n'en montre pas un grand souci. Mais le moraliste nous répondra que son livre est moins un code du savoir-vivre qu'une peinture adoucie des mœurs du temps — d'un temps où l'on ne fait pas oraison. Il nous dira qu'il rend au public ce que le public lui a prêté.

Le public d'aujourd'hui ne prête plus à ses moralistes que des images incomplètes de l'homme.

JEAN VALSCHAERTS.

L'abonnement de beaucoup de nos abonnés échoit au 25 mars prochain. Nous prions instamment nos amis de vouloir bien verser, d'ici-là, le montant de leur renouvellement à notre compte chèque-postal 48916. Ils nous éviteront par là des frais et des ennuis.

A l'avance, merci!

(1) *Savoir-vivre en France et savoir s'habiller*, par M. Eugène Marsan, aux Éditions de France.

Les journées sociales patronales

Il n'est pas trop tard pour revenir sur les *Journées sociales patronales* qui ont eu lieu à Bruxelles les 29 et 30 janvier. Ces assises se tenaient pour la deuxième fois et, comme les précédentes, elles ont prouvé combien les chefs d'industries ont l'œil ouvert sur les problèmes sociaux. S. Gr. Mgr Van Roey, archevêque de Malines, assistait à la séance de clôture. Dans son allocution, le primat de Belgique marqua toute la satisfaction que lui causaient les tendances nouvelles du patronat et déclara que par sa présence il avait voulu donner un témoignage public d'approbation à l'*Union d'action sociale chrétienne* qui avait assumé l'organisation du congrès.

Dans leur ensemble, les journées sociales ont été une réponse éloquente à certaine circulaire du *Comité central industriel* qui fit, naguère, beaucoup de bruit. Confidemment, le sous-directeur de cet organisme conseillait aux patrons de ne pas renouveler les conventions collectives de salaires basées sur les variations de l'index du coût d'existence et de résister à outrance aux demandes d'augmentations qui n'allaient pas tarder à se produire à la suite de la stabilisation monétaire.

La stabilisation monétaire accroît le coût de la vie, et par conséquent elle doit être suivie d'un réajustement des appointements, des fonctionnaires, des traitements des employés et des gains des ouvriers. La chose est logique, raisonnable et même nécessaire. Mais comme la Belgique est pays d'exportation, comme il faut à ses entreprises des prix de revient peu élevés pour pouvoir vendre beaucoup à l'étranger et conquérir des débouchés, la circulaire estimait qu'il convenait par rapport aux ouvriers de ne pas tenir compte de la nouvelle situation monétaire et d'ignorer le phénomène de la réadaptation des rémunérations, afin d'édifier la prospérité et la grandeur de notre industrie... sur la réduction des salaires réels.

Tous les orateurs des *Journées sociales patronales*, — et ils furent nombreux, et ils furent formels — sans s'être donné le mot, sans s'être préalablement concertés, ont protesté à l'envi contre la politique des bas salaires. Les bas salaires diminuent la capacité d'achat du peuple et accablent les industries à l'arrêt et à la ruine. Les bas salaires déclanchent le freinage dans la production et provoquent la chute des rendements. Au contraire, si l'on veut beaucoup produire — et il le faut pour beaucoup vendre — la politique des hauts salaires s'impose. Elle est seule fondée en raison. Elle est confirmée par l'expérience. Pas de pays où le rendement de l'ouvrier soit plus élevé qu'aux Etats-Unis d'Amérique, pas de pays aussi où l'on lésine moins sur sa rémunération.

L'industriel, a dit en termes excellents M. Demeur qui a derrière lui une longue pratique et une vaste connaissance des affaires, doit lutter sans cesse contre la baisse des salaires. Il doit lutter contre elle en réorganisant ses méthodes d'extraction ou de fabrication, en entretenant mieux ses machines, en perfectionnant son outillage, en « standardisant » ses produits, en réduisant les gaspillages de matières premières et de matières auxiliaires, en accroissant les facultés de collaboration de son personnel, en prêtant l'oreille aux suggestions que tous ses hommes depuis le manœuvre jusqu'au gradé supérieur peuvent faire en vue d'améliorer le train journalier de l'entreprise. Cette lutte contre les éventualités qui tendent à diminuer les gains du travailleur, est une des principales missions du chef d'industrie. Et M. Philippart, ancien maire de Bordeaux et lui-même grand patron, d'ajouter : Le chef d'entreprise doit être « un infatigable fondateur » et s'il ne le veut pas, il souligne sa mollesse et son indignité; et s'il ne le peut pas, il souligne son insuffisance et son incapacité; dans les deux cas, il mérite d'être éliminé.

Un haut salaire ne suffit pas. Le salaire doit avant tout être juste : assez pour les besoins du ménage à celui qui fait ce qu'il peut et accomplit la tâche normale, davantage à celui qui fait plus, beaucoup à celui qui fait beaucoup. Un salaire proportionné à la besogne accomplie est seul équitable. La rémunération aux pièces ou à la tâche s'impose chaque fois qu'elle est possible. Elle intéresse l'ouvrier à la production et elle favorise les hauts rendements.

Qu'on ne s'imagine pas que, pour des rémunérations identiques, des travailleurs d'inégale capacité fourniront des prestations différentes. Leur activité s'unifiera sur la base de la médiocrité.

Pour que chacun donne son effort complet, les primes à la production sont indispensables et ces primes, au minimum, augmentent dans la mesure même où cette production accroît.

Les formules à primes descendantes qui confèrent pour un excédent de tâche normale un excédent de salaire moins que proportionnel, sont condamnées par la justice. Formule de Taylor, formule de Halsey, formule de Rowan et d'autres encore qu'on a essayé d'introduire dans ce pays sont iniques. Elles sont en partie responsables de l'hostilité que les travailleurs ont vouée aux méthodes de rémunération à la pièce. Les primes loin d'être descendantes, loin même d'être simplement proportionnelles, seraient avantageusement rendues progressives. Car tout dépassement de la tâche normale aboutit à répartir les frais généraux sur un plus grand nombre d'unités fabriquées. Il fait réaliser une économie. L'ouvrier en est cause et il est légitime qu'il en tire profit.

Quant au salaire normal pour la tâche normale, auquel les primes viennent s'ajouter, il ne sera remanié que dans deux cas : si la technique à frais coûteux est perfectionnée, il y a lieu de le diminuer; si le prix de vente varie, il augmentera ou s'abaissera comme ce prix.

La méthode de rémunération que préconise M. Demeur combine l'échelle mobile avec les primes de production soit proportionnelles soit progressives. Elle porte les rendements à leur apogée et elle est, par surcroît, de nature à améliorer les relations du chef et de la main-d'œuvre. La plupart des conflits proviennent en effet de ce que le travail reproche au capital de le tromper et de ne pas lui donner comme rétribution à chaque moment ce que ce moment mérite. Il n'y a plus place pour ce grief, si l'ouvrier voit son salaire augmenter à mesure que s'élève le prix de vente de l'objet qu'il fabrique et s'il constate que ses gains accroissent aussi vite ou plus vite que les excédents de production qu'il fournit. Il y a dès lors entre eux solidarité d'intérêts. Ils se réjouissent ensemble quand les prix de vente sont hauts et la production en pleine montée. Ils se lamentent ensemble, quand le niveau des prix descend et que la production rétrograde. Embarqués dans le même bateau, leurs sorts sont étroitement associés.

Si des méthodes plus justes de salaire contribuent à promouvoir les facultés de collaboration du capital et du travail, d'autres moyens encore peuvent être employés en vue du même but. M. Delcroix, dans ses papeteries de Nivelles, a institué un régime de participation aux bénéfices dont il s'est plu à nous détailler les résultats. Quelques chiffres d'abord.

	Total de la participation annuelle	Nombre d'ouvriers.	Quote-part par ouvrier.
1920-21	382,000 francs.	352	1,080 francs.
1921-22	584,000. —	497	1,160 —
1922-23	1,247,000 —	712	1,752 —
1923-24	1,350,000 —	751	1,857 —
1924-25	895,000 —	584	1,534 —
1925-26	1,273,000 —	688	2,005 —

Les papeteries Delcroix ont donc en six ans distribué 5 millions de bénéfices à leurs ouvriers. Ajoutez-y 2,300,000 francs pour la participation allouée aux employés pendant la même période. Ces 7 millions 300 mille francs constituent un gain net pour le personnel, car salaires et traitements auxquels ils viennent se superposer, sont au moins équivalents à ceux qui sont en usage dans la région.

Comme toute usine qui a de la tenue à l'heure actuelle, les papeteries Delcroix ont établi les allocations familiales et les primes de naissance. Le tarif en est élevé.

Les allocations sont respectivement de 15, 25, 30, 40 et 50 francs pour les cinq premiers enfants et uniformément de 50 francs pour chacun des suivants. Les primes de naissance sont de 250 francs pour l'aîné et de 150 francs pour les puînés. Les ouvriers des Papeteries Delcroix n'ont pas peur de faire des enfants. Rien ne manquera au nouveau-né. Il apportera dans la famille un supplément d'aisance. On l'attendra avec impatience. Rien ne manquera non plus à la jeune mère. Une infirmière-visiteuse, attachée à l'usine, lui apportera les soins et les conseils utiles.

Enfin les Papeteries Delcroix se sont intéressées à concurrence de 600,000 francs dans trois sociétés d'habitations à bon marché.

Et maintenant voici le bilan fructueux de ces œuvres : stabilité du personnel, goût au travail, qualité de la besogne améliorée, suppression des gaspillages, pas de grève, pas d'absentéisme, exécution ponctuelle des ordres, surveillance facile : les mauvais éléments sont éliminés ou bonifiés par le contrôle spontané et permanent des meilleurs. Les ouvriers suggèrent eux-mêmes des perfectionnements de détail que très souvent la direction hésite pas à introduire dans la fabrication. L'usine est progressive : les innovations sont adoptées sans opposition et rapidement mises au point par le zèle de tous, les routines ont disparu. Les Papeteries Delcroix sont prospères et amplement récompensées des sacrifices qu'elles font pour le bien-être et le contentement de leur personnel.

Philanthropie intéressée! dira-t-on. Qu'importe, si le but est atteint, si les conflits ont disparu, si la collaboration est assurée, si les ouvriers ont plus de ressources, plus de confort, plus de satisfaction. C'est le propre d'une bonne institution d'être utile à tous et à ceux qui la fondent et la dirigent et à ceux qu'elle doit particulièrement protéger. Elle ne durera pas un instant si l'une des deux parties était seule à en tirer profit. Un contrat équitable doit toujours être avantageux aux deux contractants.

* * *

Les résultats obtenus aux usines *Escaut et Meuse*, par des institutions analogues, sont identiques à ceux des Papeteries Delcroix. Ces usines sont une affaire franco-belge située à Anzin. Fondées par M. Malissart, dirigées par M. Léopold Defays et en sous-ordre par M. Gerard, trois Belges de grande énergie, elles fabriquent des tubes de tous calibres et de toutes dimensions. Leur personnel comprend 7,000 ouvriers. Un magnifique réseau d'œuvres y a été créé. Le commandant *Pierre*, ingénieur social, en a tracé les grandes lignes.

La société *Escaut et Meuse* est affiliée à une caisse de compensation pour allocations familiales et lui paye une cotisation équivalente à 3 % des salaires. Cette caisse accorde aux femmes en couche une indemnité de 200 francs et aux mères de famille une allocation mensuelle pour chaque enfant de moins de 14 ans :

Un enfant	25,00 francs.
Deux enfants	60,00 —
Trois enfants	110,00 —
Quatre enfants	185,00 —
Cinq enfants	285,00 —
Six enfants	385,00 —

et 100 francs en plus pour chaque enfant suivant.

Escaut et Meuse a fait construire pour son personnel 300 maisons d'un type confortable et coquet. Elle les cède à prix de revient et admet la libération par mensualités. Elle en augmente chaque année le nombre d'après les ressources dont elle dispose. La société a créé dans les villages environnants 450 jardins de 2 à 3 ares qui sont loués au prix de 3 francs l'an.

Elle subventionne une société d'horticulture qui fournit gratuitement des graines sélectionnées et les plants pour le repiquage aux ouvriers. Elle subventionne aussi une caisse de secours mutuels l'*Union ouvrière d'Anzin*, qui est administrée exclusivement par les travailleurs et à laquelle 2,500 membres de son personnel sont affiliés. En cas de maladie, l'indemnité journalière est de 6 francs pendant un an. Mais l'usine y ajoute une indemnité supplémentaire et journalière de 4 francs. Elle a établi une caisse de pensions gratuites. Les pensions sont calculées d'après l'ancienneté de service :

Pour 10 à 15 ans de présence à l'usine, 15 francs par année de serv.	
— 15 à 20 —	20 francs —
— 20 à 25 —	25 francs —
— 25 à 30 —	30 francs —
— 30 à 35 —	35 francs —

Après trente-cinq années de service, la pension est donc de $35 \times 35 = 1,225$ francs. On y ajoute actuellement 50 % de vie chère. Elle est ainsi portée à 1,840 francs. Elle est payable, sauf invalidité, à l'âge de 60 ans. La veuve du retraité jouit d'une pension équivalente à la moitié de celle dont jouissait le mari. La pension gratuite se cumule avec celle qui est servie par la caisse de retraite de l'Etat et qui est de 250 à 500 francs, avec celle qui est

allouée au mutualiste par l'Union ouvrière d'Anzin et qui est de 100 francs.

Autre œuvre intéressante instituée à la société *Escaut et Meuse* : les bourses. Les fils d'ouvriers et d'employés qui ont cinq ans de présence, s'ils fréquentent l'école professionnelle de Valenciennes, jouissent de bourses de 300 à 500 francs, à condition bien entendu de subir avec succès l'examen d'entrée. Passant ensuite à l'École des arts et métiers, à l'Institut industriel, à l'École supérieure de commerce ou à toute école similaire, l'élève voit sa bourse portée à 800 francs.

Ce ne sont là que les œuvres maîtresses annexées aux usines d'Anzin. Œuvres du trousseau, de la layette, du service médical et pharmaceutique, de la lutte contre la tuberculose et contre les maladies vénériennes, des infirmiers et infirmières-visiteuses, des bains-douche, de l'hygiène au foyer, des cours ménagers et des cours d'apprentissage, rien n'a été négligé pour entourer le travailleur d'une vigilante et bienfaisante protection à tous les détours de la vie.

Le résultat ne s'est pas fait attendre. On produit à *Escaut et Meuse* en huit heures autant qu'autrefois en dix. On chôme le 1^{er} mai dans toutes les entreprises des environs, il n'y a pas un absent aux usines à tubes. Les grèves sont inconnues. La collaboration est parfaite entre le personnel et la direction.

(A suivre.)

MAURICE DEFOURNY.
Professeur à l'Université catholique de Louvain

Sainte-Beuve chez Victor Hugo⁽¹⁾

Un matin de décembre 1826 (2) Sainte-Beuve arrivait au journal *Le Globe*.

Le directeur Dubois lui montra sur sa table deux volumes qu'il venait de recevoir. « Voulez-vous en faire un compte rendu? lui dit-il. C'est de ce jeune barbare qui a du talent et qui, de plus, est intéressant par sa vie, par son caractère. » Le jeune barbare était Victor Hugo; les deux volumes, *les Odes et Ballades*. Sainte-Beuve rentra chez lui avec les deux livres sous son bras. Il ne savait pas quels orages il y apportait.

Sainte-Beuve fit deux articles sur les *Odes et Ballades*, qui parurent le 2 et le 9 janvier 1827. Cette fois, sans aucun doute, le grand critique commençait à percer. Le début, comme presque tous les débuts du jeune Sainte-Beuve, en était long, vague, entortillé et aurait pu aussi bien ou aussi mal servir d'introduction à l'étude de n'importe quel poète contemporain. L'auteur y exprimait l'opinion courante du *Globe*, qui était aussi la sienne. Il parlait de l'École romantique née du *Génie du christianisme* comme si elle était déjà finie, de ces jeunes esprits « novateurs même en évoquant le passé » qui s'étaient formé un système complet de poésie du platonisme en amour, du christianisme en mythologie et du royalisme en politique. « L'intention politique, disait-il, leur semblait en général une partie essentielle de toute composition littéraire, » et il fallait bien qu'il en fût ainsi puisque, selon M. Hugo, l'histoire des hommes ne présente de poésie que jugée du haut des idées « monarchiques et de croyances religieuses. » Mais la société s'était fâchée de n'être pas mieux comprise par une poésie qui se proclamait celle du siècle, alors que le siècle était de plus en plus

(1) Conférence prononcée à la tribune des Conférences Cardinal Mercier.

(2) Sainte-Beuve est un des grands chefs de file du XIX^e siècle. Comme Lamartine, Hugo, Vigny renouvellent la poésie, Balzac le roman, Michelet l'histoire, il renouvelle la critique, et la critique est un genre dont nous pouvons être fiers, car il nous appartient en propre. Si les nations étrangères nous opposent des poètes, des dramaturges, des romanciers, des historiens, des philosophes qui valent les nôtres, elles ne sauraient nous disputer la prééminence quand il s'agit de juger des ouvrages de l'esprit, d'en discerner le caractère transitoire ou durable, d'en mesurer la portée, de les éclairer par la connaissance de l'homme et du temps, de donner enfin à ces études une forme et une vie qui en fassent comme une nouvelle création. Pas plus dans les littératures anciennes que dans les littératures modernes, je ne vois rien de comparable à l'œuvre de Sainte-Beuve.

ennemi de tout mysticisme. Aussi avait-elle réservé toutes ses faveurs à Casimir Delavigne et surtout à Béranger. Et Lamartine? Lamartine était gênant. « Mais, continuait Sainte-Beuve, j'excepte ici sa belle renommée : elle n'appartient proprement à aucune école et fut conquise, du premier coup, sur l'enthousiasme avec toute l'insouciance du génie. Il ne fallait pas moins que cette naïveté sublime de ses premières *Méditations* pour faire pardonner à l'auteur la teinte mystique de ses croyances, et encore, le moment de surprise passée, s'est-on bien tenu en garde contre un second accès de ravissement. » De Vugny pas un mot. Cependant Sainte-Beuve veut bien reconnaître que cette nouvelle poésie sait parfois nous prendre le cœur. Comment ne serait-on pas ému aux chants délicieux et purs de M^{me} Tastu? Enfin, il arrive à Hugo : « De tous ceux qui formaient la tribu sainte et militante à ses beaux jours d'ardeur et d'espérance, le plus indépendant, le plus inspiré et aussi le plus jeune était M. Victor Hugo. Dans le cercle malheureusement trop étroit où il se produisit, l'apparition de ses premières poésies fut saluée comme l'un de ces phénomènes littéraires dont les Muses seules ont le secret. »

Lorsque nous lisons aujourd'hui les *Odes et Ballades*, nous sommes surtout frappés de la précoce virtuosité du poète qui pourtant n'avait pas encore écrit les *Orientales*. Supérieures par la technique du vers, par l'éclat du verbe et des images, aux premiers *Poèmes* de Vigny et aux *Méditations*, elles leur sont inférieures en sentiment et en pensée. Elles n'ont ni la résonance intime des *Méditations* ni l'originalité, la densité poétique des *Poèmes*. Et nous n'y voyons que de brillants préludes. Ce qui n'est pas moins frappant, c'est l'impersonnalité du poète. Tout ou presque tout se transforme avec lui en motif de description, en matière oratoire. Quand il n'est pas peintre, il est orateur. Ses vers à sa fiancée puis à sa jeune femme ne sont que des développements et des variations sur des thèmes amoureux. Et pourtant nous savons qu'il a aimé profondément et que cet amour était son premier amour. Jusqu'à trente ans il est un des poètes qui se sont le moins livrés. Aussi parmi les éloges que lui décerne Sainte-Beuve y en a-t-il qui nous surprennent. Il admirera surtout Hugo lorsqu'il parle en son nom, lorsqu'il ne cherche plus à déguiser ses accents et qu'il les tire du profond de son âme. « Qu'on imagine, dit-il, tout ce qu'il y a de plus pur dans l'amour, de plus chaste dans l'hymen, de plus sacré dans l'union des âmes sous l'œil de Dieu, qu'on rêve en un mot la volupté ravie au ciel sous l'aile de la prière, et l'on n'aura rien imaginé que ne réalise et n'efface encore M. Hugo dans les pièces délicieuses intitulées *Encore à toi* et *Son Nom* : les citer seulement c'est presque en ternir déjà la pudique délicatesse. » On se demande comment le fait de citer des pièces imprimées en ternirait la pudique délicatesse que l'impression a déjà ternie. Mais ni *Son Nom*, ni *Encore à toi* ne nous produisent un pareil enchantement. Ce ne sont que des romances. Il est vrai que Sainte-Beuve a toujours été sensible à la romance, — comme Lamennais. Il nous étonne encore lorsqu'il nous dit que, des hauteurs où le portent ses *Odes*, Hugo se délasse souvent dans les rêveries les plus suaves, car il est extrêmement rare que Hugo nous donne l'impression de la suavité.

Si la partie élogieuse de cette étude nous paraît assez faible, mais historiquement explicable, la partie critique s'impose par la justesse et la perspicacité. Sainte-Beuve prévoit les écueils que n'a point évités, au cours de son développement, ce prodigieux génie. Il le met en garde contre les excès de son imagination, non qu'il partage l'opinion d'un certain public que des pièces comme la *Chauve-Souris* et le *Cauchemar* avaient révolté, qui n'admettait pas que le poète « pût de gaieté de cœur, avec toutes les ressources du genre descriptif, analyser les songes d'un cerveau malade » ou « traîner une chauve-souris au grand jour pour en détailler la laideur », et qui faisait de son talent « une sorte de monstre hideux et grotesque assez semblable à l'un des nains de ses romans ». Il reconnaît que Hugo excellait dans le genre fantastique et que la *Ronde du Sabbat* était la plus belle orgie satanique conçue par un poète. Mais il lui reprochait son trop de relief, son trop d'éclat et de faire subir à ses idées une violence déformatrice. « Sensible et ardent comme il l'est, disait-il, la vue d'une belle conception le met hors de lui : il s'élance pour la saisir, et, s'il ne l'a pas enlevée du premier coup à son gré, il revient sur ses traces, s'agite en tous sens et se fatigue longuement autour de la même pensée comme autour d'une proie qui lui échappe. » Et quelques lignes plus bas : « En poésie, comme ailleurs, rien de si périlleux que la force : si on la laisse faire, elle abuse de tout ; par elle ce qui

n'était qu'original et neuf est bien près de devenir bizarre ; un contraste brillant dégénère en antithèse précieuse ; l'auteur « vise à la grâce et à la simplicité, et il va jusqu'à la mignardise et à la simplesse ; il ne cherche que l'héroïque et il rencontre le gigantesque, s'il tente jamais le gigantesque, il n'évitera pas le puéril. » Sainte-Beuve donnait en exemple la pièce du *Géant* où Hugo confondait la grandeur et la grandiloquence, l'expression vraie de la force et la rodomontade. C'est à peu près dans les mêmes termes que, trente-cinq ans plus tard, Veillot critiquera certains poèmes des *Contemplations*. Enfin il regrettait que Hugo se substituât à ses personnages, qu'il se perdit dans les descriptions, qu'il n'eût aucune gradation de couleurs, aucune science des lointains. Chez lui « le pli d'un manteau tient autant de place que la plus noble pensée. » Et, après l'ivoire félicité de sa versification et de son style qui ne blessait jamais la grammaire ni le vocabulaire de la langue, il lui conseillait « d'attendre à loisir ses propres rêves, de les laisser venir à lui, de s'y abandonner plutôt que de s'y précipiter, de ne pas épuiser à chaque trait ses couleurs, de consentir, s'il le fallait, à rester au-dessous de son idéal plutôt que de le dépasser, ce qui est la pire manière de ne pas l'atteindre. »

J'ai insisté sur ces deux articles de Sainte-Beuve parce que d'un jeune homme de vingt-trois ans ils sont tout à fait remarquables et aussi parce que la façon dont Hugo les prit est toute à son honneur. Il faut dire que les thuriféraires ne l'avaient pas encore gâté, qu'il se heurtait à des résistances imbeciles ou injurieuses dont nous ne tenons pas suffisamment compte quand nous le jugeons, et que, sous les réserves nettes et même un peu dures de cette étude, on sentait une sympathie réelle et une réelle admiration. Il vint immédiatement au journal remercier Dubois et lui demander quel était l'auteur des articles. Dubois lui nomma Sainte-Beuve et lui donna son adresse, 94, rue de Vaugirard, à deux pas de chez lui, car Hugo habitait le 90. Il s'y rendit, ne le trouva pas et lui laissa sa carte. Le lendemain matin, à l'heure du déjeuner, Sainte-Beuve frappait à sa porte. Le poète logeait dans l'entresol d'un atelier de menuiserie. Dubois qui y était allé nous parle d'un tout petit salon orné de quelques gravures représentant des Madones et des Enfants Jésus de Raphaël.

Nous ne voyons plus aujourd'hui Victor Hugo que vieux, avec sa tête de prophète, sous la patine que l'âge, la gloire, les passions et son rôle théâtral y ont mise. Mais regardons-le dans l'éclat de la jeunesse : un front bombé, monumental, dont Théophile Gautier trouvait la beauté et l'ampleur surhumaines, encadré de cheveux châtains clair qu'il rejetait en arrière, une face soigneusement rasée ; une bouche sinieuse au dessin ferme ; des yeux perçants qui donnaient à sa physionomie de la finesse et parfois aussi une fixité impérieuse. Ses manières n'invitaient pas à la familiarité : elles étaient graves, assez froides, mais d'une extrême courtoisie. Au milieu de la jeunesse turbulente et bohème du Romantisme, ce jeune homme de vingt-cinq ans n'était pas seulement en poésie celui que Paul de Saint-Victor appellera si heureusement un Grand d'Espagne de première classe. Ses souvenirs d'enfance militaire « avaient imprimé à son imagination un pli grandiose ». Mais il avait d'autres souvenirs que celui des drapeaux et des fanfares, des villes espagnoles et des palais italiens. Y a-t-il pire douleur pour un adolescent que d'assister à de terribles scènes de ménage et de voir ses parents acharnés l'un contre l'autre ? Il avait su garder entre eux un équilibre, sinon d'affection, du moins de déférence, qui prouvait une maîtrise de soi-même bien précoce, et, dans des circonstances affreusement pénibles, en face de son père, une dignité et un tact non moins étonnants que les premiers feux de son génie. Il avait beaucoup lu, beaucoup travaillé. Ambitieux avec le sentiment profond qu'il avait toutes les raisons de l'être, sans fortune, sa jeunesse austère (ce sera une de ses épithètes favorites) avait été illuminée et préservée par un grand amour : Adèle Foucher ; et il était entré dans le mariage aussi pur qu'elle. Lisez ses *Lettres à la fiancée*, publiées après sa mort. Il est là tout entier : fier, orgueilleux, espris et cœur mâles. Pas une plainte contre ses parents qui pourtant ne se sont entendus que pour empêcher ou retarder son mariage. Pas une réserve sur son père qui semblait avoir perdu le droit de contrarier les goûts de son fils. Sa femme ne devra jamais oublier qu'elle est la belle-fille du général Hugo. Il n'est pas comme son Hernani une force qui va. Il est une force très consciente de la direction qu'elle a prise et du but qu'elle s'est assigné. Il ne ressemble à aucun des héros de ses drames ou de ses romans, sauf peut-être au Marius des *Misérables* et seulement sur quelques points. Il est convaincu que l'homme est l'artisan de sa

destinée et que le levier d'une volonté ferme soulève tous les obstacles. Son infériorité est de mal connaître la vie : il a subi des épreuves ; il n'a pas fait d'expériences.

En face de ce jeune homme qui « rayonnait de génie et répandait une phosphorescence de gloire (1) », Sainte-Beuve, son cadet de deux ans, se présente l'air vieillot, petit, voûté, étrié, avec une allure de séminariste. Il a, lui aussi, le front haut ; mais ses cheveux roux à la fois fins et raides, sa lèvre inférieure qui avance, son grand nez, ses yeux bleus à fleur de tête lui composeraient une physionomie ingrate et morne sans l'intelligence du sourire et le pétilement du regard.

Quand il entra, M^{me} Hugo était là, en négligé du matin. Elle avait une beauté espagnole, des yeux éclatants, dont souvent l'éclat se voilait de songe, un teint lumineux de rose et d'ambre sous une chevelure noire, des lèvres de créole qui eussent éveillé l'idée de la volupté, mais les contours et les traits de son visage éveillaient surtout celle de la mollesse. Elle était accueillante avec une mine qui paraissait altière.

Les deux jeunes gens causèrent, et, dès les premiers mots, la conversation roula en plein sur la poésie. « Hugo, dit Sainte-Beuve, » au milieu des remerciements et des éloges, pour la façon dont » j'avais apprécié son recueil, en prit occasion de m'exposer ses » vues et son procédé d'art poétique, quelques-uns de ses secrets » de rythme et de couleur. Je saisis vite les choses neuves que j'en » tendais pour la première fois et qui, à l'instant, m'ouvrirent » jour sur le style et la facture des vers. » Nous avons là une bien jolie scène dont la note comique échappa à ses acteurs. Le critique, qui a repris le poète et lui a fait la leçon, vient le voir et reçoit de lui le plus profitable des enseignements. Cela plaira à tous les poètes et n'ennuiera que les critiques qui ne sauraient pas qu'on apprend souvent plus à entendre un artiste parler de son art qu'à lire ses œuvres. M^{me} Hugo interrompit un instant la conversation pour demander à Sainte-Beuve de qui était l'article sur *Cinq-Mars* paru six mois plus tôt dans le *Globe*. Sainte-Beuve avoua qu'il en était l'auteur. Elle ne dit plus rien, et, après avoir encore écouté quelque temps son mari, elle pensa à autre chose et se laissa si bien absorber par sa rêverie que Hugo dut l'avertir que leur visiteur lui disait au revoir.

Quelques jours après, Sainte-Beuve était invité par Hugo à venir entendre chez son beau-père, M. Foucher, la lecture des quatre premiers actes de *Cromwell* ; et le lendemain ou le surlendemain, il lui apporta des poésies qu'il n'avait jusque-là osé montrer à personne et sur lesquelles il désirait avoir son avis. Hugo lui répondit aussitôt : « Je veux vous dire que je vous avais deviné moins peut-être à vos articles, si remarquables d'ailleurs, qu'à votre conversation et à votre regard, pour un poète. » De ce jour, Sainte-Beuve fut conquis. Il ne quitta pas le *Globe*, mais il se sentit dériver, sans s'en défendre, de cette côte un peu sévère et sourcilieuse vers l'île enchantée de la Poésie (1).

Il nous dira dans la suite que ce fut la seule fois de sa vie où il aliéna sa liberté, et par l'effet d'un charme. Le charme le retint ; mais c'était l'autorité, la séduction dominatrice de Hugo qui l'avait embarqué sur cette Délos. Ils semblaient pourtant différer fortement l'un de l'autre. Hugo se croyait légitimiste. Il ignorait lui-même où le portaient ses vraies tendances. L'homme qui écrivait *Marion de Lorme*, *Hernani* et qui écrivait le *Roi s'amuse* n'avait pas le loyalisme monarchique dans le sang. De qui l'aurait-il tenu ? Pas de son père assurément, ni de sa mère qui n'était Vendéenne que dans les vers de son fils. Il se croyait royaliste comme Sainte-Beuve se croyait révolutionnaire. Non seulement Sainte-Beuve, au sujet des *Odes* et *Ballades*, lui avait fait un grief de sa haine violente contre la Révolution, mais en février 1828, il louait un Saint-Simonien, Laurent (de l'Ardèche), d'avoir osé proclamer que le monstrueux Robespierre avait eu d'autres mérites que celui d'un vulgaire phraseur et d'un passable académicien de province. Il avouait que « cette médiocrité absolue de Robespierre l'avait toujours un peu chagriné », tout en déclarant que « sa sensibilité défaillante aurait eu peine à faire un seul pas au delà de la Gironde ».

En religion, Hugo se croyait catholique. Il était le pénitent de Lamennais. Mais on sait combien son éducation religieuse avait été négligée. Avait-il été même baptisé ? On n'est sûr que d'une chose : il avait reçu les eaux saintes du *Génie du christianisme*. Il s'était plongé dans ce fleuve d'harmonie, et il en était

sorti chrétien. Je doute cependant qu'un chrétien très convaincu eût écrit, dans *Notre-Dame de Paris*, le chapitre : *Ceci tuera cela*. Sainte-Beuve, lui, à ce moment de sa vie, est encore assez matérialiste ; mais le matérialisme le satisfait de moins en moins. Il a renoncé aux études de médecine. Il suit les cours que Jouffroy fait pour quinze ou vingt auditeurs dans la chambre de la rue du Four-Saint-Honoré. Le mélancolique Jouffroy « essaie de » se reconstituer à son usage une méthode et une science qui puisse lui rendre avec certitude les résultats essentiels qu'il avait » dus à sa foi chrétienne et qu'il avait perdus. » Il y parle du Beau, du Bien moral, de l'âme immortelle. « L'impression, nous » dit Sainte-Beuve, était celle d'un cénacle assez mystérieux » d'où l'on sortait avec recueillement et en silence. » Si ce spiritualisme attendri ne l'amenait pas à refaire le chemin de Jouffroy en sens inverse, il le disposait plus favorablement aux idées religieuses.

En somme, Hugo et lui n'étaient pas aussi séparés qu'ils en avaient l'air. Mais ce qui, pour leur amitié valait beaucoup mieux que de s'accorder en politique et en religion, c'était le sentiment des bénéfices qu'ils en retiraient, Sainte-Beuve passionné de poésie, le Sainte-Beuve qui allait être celui de *Joseph Delorme* et des *Consolations*, trouvait chez Hugo des encouragements et des indications précieuses. Hugo, lui, voyait dans Sainte-Beuve une admirable recrue qui, par sa situation de critique, par ses immenses lectures, par son érudition, pouvait lui rendre de très grands services. Il ne faut pas exagérer l'influence qu'ils eurent l'un sur l'autre ; mais elle est réelle. Le *Tableau de la poésie française au seizième siècle* nous en fournit la preuve. Hugo, grâce à Sainte-Beuve, y apprit à connaître le plus grand inventeur lyrique que la poésie française ait eu avant lui, Ronsard, et cette connaissance enrichit sa science des rythmes. Sainte-Beuve, grâce à Hugo, donna à son ouvrage, déjà aux trois quarts terminé, un intérêt plus vif, une actualité qui en firent, huit mois après la *Préface de Cromwell*, en juillet 1828, un nouveau manifeste, mais plus discret, du Romantisme.

C'était Daunou, bien loin de se douter qu'il travaillait pour les Romantiques, qui avait conseillé à Sainte-Beuve cette étude du seizième siècle. L'exemple de Malherbe, on le sait, avait illustré en littérature le mot de Guizot que les hommes qui font les révolutions sont toujours méprisés par ceux qui en profitent. Il avait profité de l'œuvre des poètes groupés autour de Ronsard ; il fut aussi ingrat, aussi injuste envers eux que les Romantiques devaient l'être envers les hommes du dix-septième siècle. Et quelques vers de Boileau, ce révolutionnaire nanti, les avaient décapités. Sainte-Beuve entreprenait la révision de leur procès et allait poursuivre leur réhabilitation, particulièrement celle de leur maître à tous, Ronsard. Il est remonté aux sources ; il a rassemblé un grand nombre de documents ; il s'est efforcé de reconstituer le milieu. La *Pliade* ne nous apparaissait plus comme une sorte d'explosion, son avènement avait été préparé. Elle s'expliquait par ce qui l'avait précédée, comme la première partie du dix-septième siècle s'expliquera par elle et la seconde partie par la première. Il ne la louait pas sans réserve. Nous le taxerions même aujourd'hui de timidité lorsqu'il n'accorde à Ronsard qu'un grand talent. Nous sommes plus généreux.

Mais ce que Sainte-Beuve a très bien vu, c'est que Ronsard et ses compagnons s'étaient trouvés dans une situation analogue à celles des Romantiques. Quand ils étaient venus, à cette époque de ferveur pour les belles œuvres de l'Antiquité, — non parce qu'elles étaient riches de substance morale ou savantes, mais parce qu'elles étaient belles, — ils avaient eu conscience de « notre pauvreté domestique ». Notre poésie dans sa chétive élégance manquait de force et de noblesse. Il leur était permis d'ignorer en partie le Moyen Âge dont les trésors manuscrits restaient enfouis dans des bibliothèques et inutilisés. Ils l'avaient brutalement congédié, s'étaient jetés sur cette Antiquité, l'avaient pillée, et couverts de ses déponilles, ils avaient insolentement méprisés leurs prédécesseurs. Mais ils avaient inauguré une littérature sur laquelle nous avions vécu pendant deux cents ans.

Les mêmes circonstances se produisaient pour les Romantiques. Autour d'eux les grands genres littéraires se mouraient. La comédie, la tragédie n'étaient plus que l'ombre d'elles-mêmes. La poésie lyrique exténuée rampait à terre. Le poète Lebrun, qu'on appelait Lebrun-Pindare, écrivait des strophes comme celle-ci que le bon Nodier aimait à citer :

(1) THEOPHILE GAUTIER.

(1) *Causeries du Lundi*, XI. *Notes et Pensées*.

La colline qui vers le pôle
Borne nos fertiles marais
Occupe les enfants d'Éole
A broyer les dons de Cérés,
Vanves que chérit Galathée
Sait du lait d'Io d'Amalthee
Épaissir les flots écumeux;
Et Sèvres d'une pure argile
Compose l'aibâtre fragile
Où Moka nous verse ses feux.

Cela signifiait que Montmartre, au nord de Paris, possédait des moulins à vent; que Vanves faisait du beurre et des fromages, et Sèvres des tasses en porcelaine. Et vous rencontriez des critiques sérieux qui imprimaient que nous n'avions pas beaucoup de vers à mettre au-dessus de cette strophe. Voilà où en était tombé l'héritage de Ronsard. La poésie descriptive de Delille ne pouvait satisfaire les esprits et les coeurs. Les romantiques avaient-ils tort de déclarer la guerre à tous ces dégénérés? Dante, les dramaturges espagnols, Shakespeare, Milton, Walter Scott, Byron, les poètes allemands révélés par M^{me} de Staël, leur produisaient le même effet d'enthousiasme que les Grecs ressuscités à la Pléjade. Ils prétendaient infuser à notre littérature agonisante un sang nouveau. Ils ne savaient pas combien ils ressemblaient à Ronsard et à ses émules dans cette opération qu'ils tentaient avec leur instinct de novateurs. Mais précisément, Sainte-Beuve allait le leur apprendre et les avertir en même temps, par l'exemple de Ronsard, des dangers où les exposait une imitation excessive. Il se rendait bien compte que la plupart de ces poètes, voire les plus grands, avaient fait des études incomplètes. Ils n'étaient point sortis, comme Goethe, d'universités d'où l'on emporte un solide équipement, comme les Lakistes et Byron, d'écoles où on lit en se jouant les chœurs des tragiques grecs. L'esprit de discernement leur manquait. C'était à lui, Sainte-Beuve, d'essayer de l'introduire dans leur groupe.

Le *Tableau de la poésie française au seizième siècle* fit de lui le critique attiré du Romantisme. On l'en a nommé le cornac. L'expression est juste si on entend par là qu'il se proposait de diriger l'énorme animal, de le conduire, de le modérer, de le discipliner. Y a-t-il réussi? « Je dois vous dire, avouait-il plus tard, que Lamartine, Victor Hugo, de Vigny, sans me désapprouver et tout en me regardant faire avec indulgence, ne sont jamais beaucoup entrés dans toutes les considérations de rapports, de filiations et de ressemblances que je m'efforçais d'établir autour d'eux. » C'est vrai, mais ils ne restaient pas indifférents à la campagne qu'il menait en leur faveur dans la *Revue de Paris*, où le directeur et fondateur Véron, l'avait appelé. Cette campagne n'était point violente. Sauf un éreintement justifié de Jean-Baptiste Rousseau et de son lyrisme conventionnel, — qui lui valut un blâme de Chateaubriand et des éloges de Royer-Collard, — aucun de ces articles, dont se compose le premier volume des *Portraits littéraires*, n'a un caractère agressif. Sainte-Beuve observe toujours une mesure qui fait quelquefois plus de mal à l'adversaire que l'emportement satirique. Il traitait les hommes du dix-septième siècle avec le respect que l'on doit aux Anciens; mais il les traitait en Anciens. Boileau ne lui inspirait aucune tendresse; mais il louait poliment « le correct, l'élégant, l'ingénieux rédacteur d'un code poétique abrogé ». S'il le chicanait sur des métaphores, il appréciait le pittoresque du *Lubrin*; et en somme, il aura peu à faire plus tard pour lui rendre pleine justice. Il est plus dur à l'égard de Racine. C'est un des rares articles où s'accuse fortement l'influence de Hugo. Il lui reproche d'éluder souvent la situation capitale par un récit pompeux ou par l'absence motivée du témoin le plus embarrassant et de supprimer des antécédents peu commodes. « Une passion qu'on n'a pas vue naître, dont le flot arrive déjà gonflé, mollement écumeux et qui vous entraîne comme le courant blanchi d'une belle eau; voilà le drame de Racine. » Pourquoi ne pas nous avoir montré, dans *Britannicus*, la scène du festin où Néron fait empoisonner son frère, et, dans *Athalie*, le temple de Salomon et, opposant l'idolâtrie de Tyr et de Sidon au culte de Jéhovah, les temples monstrueux de Baal? Racine n'a pas su pénétrer l'essence même de la poésie hébraïque orientale. Nous retrouverons cette même critique dans un devoir de Sorbonne signé Renan. Mais elle se dégageait de la *Préface de Cromwell*. Il lui faudra du temps pour revenir sur ce jugement et pour comprendre que les temples de Baal, leurs dieux d'airain, leurs idoles de jaspe aux têtes de taureaux, nous auraient caché le vrai sujet, le Dieu un, spirituel, invisible et qui remplit tout. Sept ans plus tard, il écrira que Racine fut dramatique sans doute,

mais qu'il le fut dans un genre qui l'était peu. Et tout en l'admirant de plus en plus, il n'aura jamais pour lui la dévotion d'un Jules Lemaître ou d'un Anatole France.

On l'a accusé de partialité aveugle et bruyante au profit de Victor Hugo. Que de fois n'a-t-on pas réservé ce passage de Henri Heine qui détestait le poète des *Orientales*: « Comme en Afrique, quand le roi du Darfour sort en public, un panégyriste va criant devant lui de sa voix la plus éclatante: Voici venir le Buffle, véritable descendant du Buffle, du Taureau des taureaux; tous les autres sont des bœufs; celui-ci est le véritable Buffle! Ainsi Sainte-Beuve, chaque fois que Victor Hugo se présentait en public avec un nouvel ouvrage, courait devant lui, embouchant la trompette et célébrant le Buffle de la poésie. » C'est faux ou du moins très exagéré. Nous avons vu les réserves de Sainte-Beuve sur les *Odes et Ballades*. Après la lecture de *Cromwell*, il les refait dans une lettre où il le blâme chez lui « l'abus de la force et, passez-moi le mot, la charge ». Son article le plus élogieux sur les *Feuilles d'automne*, en 1831, constate un progrès d'art, de génie lyrique, d'émotions approfondies; mais, s'écrit-il: « de progrès en croyance religieuse, en certitude philosophique, en résultats moraux, le dirai-je? Il n'y en a pas. » Il notait un envahissement analogue du scepticisme dans les *Harmonies* de Lamartine. Seulement, chez Lamartine, il ne prévoyait que des éclipses passagères, tandis que chez Hugo, « le tempérament naturel avait un caractère à la fois précis et visionnaire, raisonneur et plastique, hébraïste et panthéiste, qui pouvait l'induire en des voies de plus en plus éloignées de celles du doux Pasteur. L'intuition libre, au lieu de le réconcilier insensiblement par l'amour, engendre familièrement en son sein des légions d'épouvantes. » Le panégyriste du roi Darfour ne lisait pas aussi clairement dans les destinées de son maître. Il est vrai que Sainte-Beuve rédigea un prospectus pour une publication des *Œuvres complètes* de Hugo demeurée à l'état de projet; et ce prospectus fut joint à la première édition des *Orientales*. Mais il ne le signa pas. Et même dans cette feuille de publicité, il n'a pu se retenir d'atténuer la louange. Au sujet de *Cromwell*, « il resterait à savoir, disait-il, si le lyrisme qui a comme occupé tout le premier âge politique de Victor Hugo n'empêcherait pas ici un peu trop sur les limites du second » et si quelque chose de plus sévère et de plus contenu ne sied pas davantage au tableau mouvant des choses de la vie. » D'éloge hyperbolique dans ce prospectus, non pour un prospectus, mais sous la plume de Sainte-Beuve, je n'en vois qu'un seul, lorsqu'il dit de *Han d'Islande* qu'il serait « le roman le plus fortement noué et le plus dramatique de notre littérature, — si *Cinq-Mars* n'existait pas. » Il est vrai qu'il ne pensait pas grand bien de *Cinq-Mars*. Seulement il allait bientôt faire amende honorable à Vigny, et, sans doute pour être agréable à M^{me} Hugo, se repentir d'en avoir jadis relevé les taches plutôt que d'en avoir signalé les beautés. D'ailleurs nous oublions toujours qu'au moment où Sainte-Beuve s'embarquait dans le romantisme, Hugo n'était pas encore mis à son vrai rang. Le critique du *Globe* et de la *Revue de Paris* considérait — et il ne s'en cachait pas — comme son devoir de critique de jeter hardiment les mots de gloire et de génie dont les assistants se scandalisent..., de crier place autour de lui comme le héraut d'armes, de marcher devant son char comme l'écuyer. Je préfère cette comparaison à celle du Buffle qui sent son Allemand. Ce serait donc une erreur de croire que son affiliation au cénacle romantique a enchaîné l'indépendance de Sainte-Beuve et que sa perspicacité critique en fut obnubilée. Il a pu reprendre ses jugements, les corriger, les aggraver ou les adoucir, il n'a jamais eu à se mettre en contradiction formelle avec ce qu'il avait écrit, il n'a jamais eu à en rougir intellectuellement.

Le Romantisme lui avait ouvert l'intelligence à un nouveau genre de beautés; mais il fit mieux encore: il lui donna, pendant un an ou deux, ce qui lui avait manqué, une vraie jeunesse. La vie qu'on menait dans le Cénacle était une vie ardente et, malgré les productions mélancoliques ou désespérées qui en sortaient, allègre et joyeuse. Hugo, était gai, souvent jusqu'au rire éclatant. L'été, on allait voir le soleil se coucher sur les plaines de Vanves et de Montrouge. Puis on venait finir la soirée rue Notre-Dame-des-Champs où les Hugo s'étaient installés au mois d'avril 1827, dans une petite maison entre deux peupliers que Jules Janin qualifiait de sonores, sans doute parce qu'ils abritaient la maison d'un poète. C'était au numéro 11. Sainte-Beuve les avait suivis et avait loué un logement au 19. Les intimes étaient assez nombreux. Il y avait là le peintre Delacroix, les Devéria, Mérimée qui, en l'absence de la cuisinière, était capable de vous improviser un dîner succulent.

Alexandre Dumas, la joie de la création faite homme, Vigny, moins sympathique, toujours onctueux et complimenter, qui semblait afranchi des besoins de la terre, le séraphique Vigny dont la Dorval dira à Dumas, « avec un étonnement qui tenait presque de la terreur » que, pendant sept ans, où chaque jour elle avait passé quelques heures près de lui, elle ne l'avait jamais vu manger qu'un radis. Lamartine apportait à ces réunions sa bienveillance idéalisatrice. Il aimait Sainte-Beuve; il allait chez lui. Ce jeune homme « pâle, blond, frère, sensible jusqu'à la maladie, poète jusqu'aux larmes », qui vivait près de sa vieille mère, « lui rappelait les aimables curés de campagne qu'il avait tant aimés dans son enfance ». Nodier, chez qui on se retrouvait à l' Arsenal ce malin Franc-Comtois de Nodier, arrivait pour tout admirer; mais disait Sainte-Beuve, « son admiration universelle cache une satire universelle ». Il excellait à se moquer des travers du Romantisme qu'il avait contribué à répandre. C'était lui qui poursuivait toutes les figurantes dans les coulisses en leur disant : « Je t'aime, veux-tu mon sang (1) ? » On rencontrait encore le long et fluet Gustave Planche, le futur critique de la *Revue des Deux Mondes*, dont Sainte-Beuve détestait les familiarités. Il ne parlait jamais, surtout quand la galerie pouvait l'entendre, que d'Alphonse, Victor, Prosper, Eugène, Alfred. Cela signifiait dans sa bouche Lamartine, Hugo, Mérimée, Delacroix, Musset.

Ah, Musset! Quelle impression la première fois qu'il entra chez Hugo! « Je le vois encore, dit Sainte-Beuve. « C'était le printemps » même, tout un printemps de poésie qui éclatait à nos yeux. » Il n'avait pas dix-huit ans. Le front mâle et fier, la joue en fleur « et qui gardait encore les roses de l'enfance, la narine enflée du souffle du désir, il s'avancait, le talon sonnant et l'œil au ciel » comme assuré de sa conquête, et tout plein de l'orgueil de la vie. » Au bal, dans les réunions et les fêtes, riant quand il rencontrait « le plaisir, il ne s'y tenait pas, il cherchait par la réflexion à en tirer tristesse, amertume... Il trouvait que les roses d'un jour » n'étaient pas assez rapides : il eût voulu les arracher toutes pour « les mieux respirer, pour en mieux exprimer l'essence... » Complétez cet admirable portrait par la note amusante que nous donne dans son journal intime Fontaney, un familier du cénacle, poète, essayiste, qui devait mourir jeune. « Il nous montre Musset à la sortie fumant, chiquant, galopant et allumant son cigare aux quinquets devant les demoiselles, pour être vu.

Ces soirées ne se passaient pas sans qu'on lût ou récitât des vers. Musset disait *Don Paez*, la *Camargo*, la *Ballade à la lune*; Hugo, les vers qu'il avait faits dans la journée; puis il en demandait à Sainte-Beuve, et l'on se tournait vers le jeune homme qui, craintif, souriant, les mains croisées sur les genoux, semblait confus que l'on s'occupât de lui. Il avait toujours ces manières de parent pauvre et provincial. Il se levait; il recommandait à la petite Léopoldine et au gros Charlot de faire du bruit pendant qu'il parlerait. Mais ni Charlot ni Léopoldine ne lui obéissaient, et l'on entendait des vers de *Joseph Delorme* ou des *Consolations* (2).

Toute cette jeunesse eut son heure inoubliable : *Hernani*. O, and cette pièce serait plus dénuée de vraisemblance, plus fausse historiquement et moralement, elle n'en resterait pas moins une date claironnante dans l'histoire de notre théâtre; le cri victorieux de la poésie dramatique ressuscitée; l'écho trompeur, mais encore merveilleux, à deux siècles de distance, du *Cid* de Corneille; un superbe hallali dans la forêt enchantée de Broceliande. Chateaubriand, M^{me} de Récamier, Benjamin Constant, Thiers, se penchaient hors des loges, moins émus peut-être par le drame qui se jouait sur la scène que par la vue du parterre où frémissait tant d'avenir. Lorsque l'acteur Michelot, qui faisait Don Carlos, eut lancé en pâture à cette noble meute d'enthousiasmes le monologue impérial qu'elle déchirait de ses applaudissements, lorsque M^{le} Mars, dans sa robe de satin blanc, sous sa couronne de roses blanches, avec sa taille « qui avait toujours dix-huit ans », fut tombée morte sur le cadavre de son bandit, je comprends les jeunes gens qui considérèrent que le sommeil serait une injure à la beauté de cette nuit triomphale. Deveria se jeta sur ses crayons et se mit à faire de la dernière scène un dessin qui en prolongeait le souvenir (2).

L'imprimerie du *Globe* était voisine du Théâtre Français, Sainte-Beuve y vint au sortir du spectacle. On discutait; les réserves se mêlaient à l'admiration; la joie de la victoire n'allait pas sans quelque étonnement. Jusqu'à quel point le *Globe* s'engagerait-il?

On hésitait autour de Magnin, le critique dramatique : « Je n'étais pas sans anxiété, dit Sainte-Beuve, quand, d'un bout à l'autre de la salle, un des spirituels rédacteurs qui a été depuis ministre des Finances et qui n'était autre que M. Duchatel, cria : « Allons, Magnin, lâchez l'admirable ! »

Sainte-Beuve avait combattu, lui aussi, mais il ne partageait pas tout l'enivrement de ses compagnons d'armes : son cœur était malade et déchiré. Il avait passé l'après-midi avec Hugo. A deux heures, ils étaient allés regarder les troupes romantiques qui attendaient déjà devant le théâtre qu'on leur ouvrît les portes. Puis ils avaient diné chez Vefour. Cependant, quelques jours avant, Sainte-Beuve avait écrit à son ami une étrange lettre. Il refusait décidément de faire l'article sur *Hernani* dans la *Revue de Paris*. « Je suis blasé sur *Hernani*. Je ne sais plus qu'une chose : c'est que c'est une œuvre admirable. Pourquoi? Comment? Je ne m'en rends plus compte. » Il souffrait de voir Hugo entrer dans une voie de luttes et de concessions éternelles; il gémissait sur sa chasteté lyrique compromise, sur la tactique obligée qui présiderait à toutes ses démarches; il songeait avec douleur aux sales gens dont il serait forcé de serrer la main. Il le comparait à Bonaparte avant Austerlitz, mais Bonaparte consul lui était bien plus sympathique que Napoléon empereur... Il était bien forcé de lui écrire ces choses, car, depuis que sa maison était envahie de recrues pour la défense de *Hernani*, on ne pouvait plus lui parler seul à seul... Lettre bizarre, fiévreuse, d'un homme énervé, excédé; lettre qui serait inexplicable sans la *post-scriptum* écrit avec emportement en travers de la marge : « Et Madame? Et celle dont le nom ne devrait retentir que quand on écouterait vos chants à genoux? Celle-là même exposée aux yeux profanes tout le jour, distribuant des billets à plus de quatre-vingts jeunes gens à peine connus d'hier; cette familiarité chaste et charmante, véritable prix de l'amitié, à jamais déflorée par la cohue; le mot de dévouement prostitué, l'utilité appréciée avant tout; les combinaisons matérielles l'emportant ! »

Pour tout autre que Hugo, ce *post-scriptum* eût été clair. L'homme qui en avait noirci rageusement la marge de sa lettre, cet homme aimait et, avec la naïveté douloureuse et un peu comique de l'amoureux, il s'indignait que le mari exposât sa femme à trop d'admiration, à trop de familiarités. L'intrusion d'une jeunesse hardie, conquérante, dans la tranquille maison de la rue Notre-Dame-des-Champs, les sourires dont la maîtresse du logis accueillait l'enrôlement de ces volontaires, les regards reconnaissants dont elle les enflammait, en froissant ses sentiments intimes, en éveillant sa jalousie, lui avaient sans doute révélé la violence de son amour. Depuis deux ans il fréquentait les Hugo matin et soir. Il était considéré comme de la famille. Jamais encore il n'avait approché, dans l'intimité du foyer, une femme pareille à M^{me} Hugo. Il n'avait pas eu le coup de foudre. L'amour s'était insinué en lui doucement, subtilement, sans se nommer, sous la forme d'une habitude qui vous est de jour en jour plus chère. Puis il s'était nommé, et l'âme du jeune homme n'avait été qu'ardeur et confusion.

Il n'a jamais mieux décrit son état sentimental que dans un article sur Georges Farcy, un jeune poète tué aux journées de Juillet : « Chez toi, dit-il, la pudeur de l'adolescence, qui avait trop aisément cédé par le côté sensuel, s'était comme infiltrée et développée outre mesure dans l'esprit et, au lieu de la mâle assurance virile qui charme et subjugue..., elle s'était changée avec l'âge en défiance de toi-même, en répugnance à oser, en promptitude à se décourager et à se troubler devant la beauté superbe. Non, tu n'avais pas tué l'amour dans ton cœur, tu en étais plutôt resté au premier, au timide et novice amour, mais sans la fraîcheur naïve, sans l'ignorance adorable, sans les torrents, sans le mystère, avec la disproportion de tes autres facultés qui avaient mûri ou vieilli, de ta raison qui te disait que rien ne dure, de ta sagacité judicieuse qui te représentait les inconvénients, les difficultés et les suites, de tes sens fatigués qui n'environnaient plus comme à dix-neuf ans l'être unique de la vapeur d'une émanation lumineuse et odorante : ce n'était pas l'amour, c'était l'harmonie de tes facultés et de leur développement que tu avais brisée dans ton être. Ton malheur est celui de bien des hommes de notre âge (1). » C'est le sien.

M^{me} Hugo était souvent seule. Il n'y avait pas, disait-elle, de femme plus heureuse qu'elle; mais souvent, après l'avoir dit, elle se mettait à pleurer. Elle avait été l'unique amour de son mari; elle l'était encore. Bonne, modeste, d'un esprit qui n'avait rien de

(1) *Journal de Fontaney*, édité par M. Jasinski.

(2) Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.

(1) *Portraits littéraires*, t. I, p. 225.

brillant, d'une intelligence moyenne, elle ne semblait pas faite pour vivre au centre de la gloire. La déférence dont elle était entourée ne l'abusait pas sur son peu d'importance. Elle avait trouvé dans le mariage toutes les satisfactions de l'orgueil, un grand amour impétueux, impérieux et peut-être égoïste par inexpérience : elle se fût contentée de moins et simplement de tendresse. Elle se sentait absorbée par le rayonnement du génie et solitaire jusque dans ses embrassements. Lasse de ses maternités, elle en craignait de nouvelles. Hugo, qu'elle admirait de toutes ses forces, lui représentait bien le « lion superbe et généreux » de dona Sol. Mais l'amour avec ce lion, c'était le désert.

Et voici qu'un jeune homme parfaitement intelligent, que son mari avait distingué entre tous, et dont la parole fine et nuancée, le regard charmant, faisaient oublier la disgrâce de son visage, prenait chaque jour plus de plaisir à venir s'asseoir près d'elle. Il se mettait sous sa protection; il lui demandait des conseils et une direction à elle qui n'avait jamais conseillé et dirigé personne. Il lui confiait, il lui confessait son isolement, ses peines, ses dégoûts, son vide immense, ses mauvaises passions, ses chutes. Ces confidences lui découvraient un côté de la vie trouble et troublante qu'elle ne connaissait pas. Il lui disait aussi ses croyances mortes, mais qui pourraient revivre. Il lui offrait son âme pour qu'elle la sauvât. Il prétendra plus tard que la religion ne lui fut qu'une tactique, une ruse de guerre. Est-il permis de ne pas respecter davantage le meilleur de son passé! Sa préface des *Consolations*, dédiées à Victor Hugo, lui inflige le démenti le plus formel : « Par vous, écrivait-il, » je suis revenu sans secousse aux vérités les plus sublimes. Vous m'avez consolé d'abord et ensuite vous m'avez porté à la source de toute consolation. » Le 7 mai 1830, il disait dans une lettre : « C'est par M^{me} Hugo et vous que je suis revenu à croire au bien moral. » Jamais les idées religieuses ne l'avaient tant sollicité que depuis qu'il couvait en lui-même ce sentiment fort et mystérieux. La beauté de M^{me} Hugo y était pour quelque chose, mais plus encore l'ascendant de Hugo, la fréquentation de Lamennais, l'influence du milieu, l'insuffisance et l'aridité de son matérialisme d'hier. Il n'y avait pas le moindre don juanisme dans ses sincères mouvements de retour à la foi catholique.

Il en était là en février 1830 à la veille de *Hernani*. Eclairé sur l'état de son âme, il désira fuir. Mais à quoi bon? Le propriétaire des Hugo, épouvanté par le nombre des visiteurs qui se succédaient chez ses locataires et par tout ce renue-ménage de gloire, leur donna congé; et ils allèrent habiter rue Goujon d'où, deux ans après, ils émigrèrent à la place Royale. Cet éloignement espaçait forcément les visites de Sainte-Beuve. Il aurait dû s'en féliciter; il en souffrit. Il envoya à Hugo des lettres enchevêtrées, obscures, d'une tristesse âcre : « J'ai d'affreuses, de mauvaises pensées, des haines, des jalousies, de la misanthropie; je ne puis plus pleurer; » j'analyse tout avec perfidie et une secrète aigreur... Ne m'invitez pas à aller vous voir : je ne pourrais. Dites à M^{me} Hugo qu'elle me plaigne et prie pour moi. » M^{me} Hugo attendait alors son quatrième enfant, ce qui était encore une raison pour que Sainte-Beuve se tint à l'écart. Il accepta d'être le parrain, au mois de septembre, de la petite Adèle. Mais deux jours avant il écrivait à un de ses confidents, Victor Pavie : « Je suis redevenu méchant. » Oh, quand on est haï, que vite on devient méchant! — (C'est un souvenir de *Hernani* : *Ah, quand on est haï que vite on est méchant!*) — Je ne suis pas haï; mais mon mal et mon crime, c'est de ne pas être aimé comme je voudrais l'être, aimé. »

Les articles qu'il publie se ressentent, — lorsqu'on est averti, — des troubles de sa vie intérieure, un surtout, celui sur Diderot dont il cite quelques passages qui respirent la tendresse la plus passionnée. On a voulu y voir une sorte de message à la femme aimée. Mais, neuf fois sur dix, ces messages n'arrivent pas à leur adresse. Les femmes aimées ne se soucient pas souvent de lire entre les lignes imprimées de ceux qui les aiment. Il est douteux que M^{me} Hugo ait deviné que Diderot parlait pour elle, en admettant même qu'elle ait ouvert la *Revue*. Au sujet d'une réédition de son *Joseph Delorme*, et comme si *Joseph Delorme* n'était pas de lui, il exhale les plaintes d'un cœur noir et désespéré. Victor Hugo interrompit la page commencée de son roman, *Notre-Dame de Paris*, auquel il travaillait à force, et lui écrivit : « Vous savez que votre bonheur empoisonné empoisonne à jamais le mien, parce que j'ai besoin de vous savoir heureux. »

Ne perdons pas de vue que nous sommes au lendemain des Journées de Juillet, que l'effervescence n'est point apaisée et que tout conspire à surexciter Sainte-Beuve et à lui enlever la maîtrise de ses nerfs. Il n'était pas à Paris lorsque la Révolution éclata, et il

regretta d'avoir manqué sa destinée qui était de mourir d'une balle honorablement. Cette Révolution porta au pouvoir quelques-uns des collaborateurs du *Globe*; mais il ne fut point compris dans l'ascension : il restait pauvre, sans autre ressource que sa plume. Il avait eu des difficultés avec Dubois. Lors de la liquidation du journal, il s'échappa en de telles impertinences que Dubois l'effleura de son gant. Un duel suivit sans résultat. Il pleuvait; Sainte-Beuve tira sous son parapluie, voulant bien être tué, dit-il, mais non mouillé. Tout cela marque l'absence de possession de soi-même, l'irritabilité nerveuse, l'impatience, les coups de tête. Il ne résista pas à l'affectueuse sollicitude de Hugo; il alla le trouver et lui avoua tout. « Dieu m'est témoin, écrivait-il quelques jours plus tard dans une lettre gémissante et désordonnée, Dieu m'est témoin que j'ai commencé à me cabrer et à frémir lorsque j'ai cru voir la fatale méprise de mon imagination et de mon cœur. »

Dans cette situation au moins embarrassante, que peut faire un mari? Hugo aimait Sainte-Beuve; il aimait sa femme et ne doutait point qu'il possédât son amour; il n'avait pas grande expérience du cœur humain. Il fut tout bonnement admirable : il voulut garder l'ami. L'impression de leurs lettres, qui sont parmi les plus pathétiques que je connaisse, se figurerait assez bien dans ces deux attitudes; Hugo les yeux pleins de larmes et les mains tendues; Sainte-Beuve crispé et tordu de douleur.

Mais les obscurités commencent. Nous lisons sous la plume de Hugo cette phrase déconcertante : « Dans un moment où j'ai eu à choisir entre elle et vous... » Qu'on la tourne et la retourne : elle est inexplicable. Et celle-ci, datée du 18 mars 1831, ne l'est pas moins : « Je ne croyais pas que ce qui s'est passé entre nous, ce qui est connu de nous seuls au monde, pût jamais être oublié, surtout par vous, par le Sainte-Beuve que j'ai connu. » On est réduit aux conjectures, et le mieux est de ne pas en faire. Ce qu'il a y de certain, c'est qu'au mépris du plus élémentaire bon sens, ils s'imaginèrent l'un et l'autre qu'ils pourraient continuer à se voir; ils essayèrent, et ces essais leur parurent intolérables. Hugo espéra un instant que Sainte-Beuve partirait pour Liège où on l'avait nommé professeur de littérature française à l'Université; mais Sainte-Beuve refusa et Hugo dut lui fermer sa porte. Il le fit avec une noblesse et une tristesse qui donnèrent à ses lettres une incomparable beauté. « Voyez-vous, je ne dis ceci qu'à vous seul, je ne suis plus heureux. J'ai acquis la certitude qu'il était possible que ce qui a tout mon amour cessât de m'aimer, que cela avait peut-être tenu à peu de chose avec vous... C'est assez de cette goutte de poison pour empoisonner ma vie. Oui, allez, plaignez-moi; je suis vraiment malheureux. Je ne sais plus où j'en suis avec les deux êtres que j'aime le plus au monde. Vous êtes un des deux. Plaignez-moi; aimez-moi; écrivez-moi. » Cela est bien beau, mais quelle imprudence! « J'ai acquis la certitude qu'il était possible que ce qui a tout mon cœur ne m'aimât plus... Il l'avait acquise en interrogeant sa femme, en la pressant, en la torturant de ses questions jalouses, dans des scènes où il finissait par tomber à ses pieds, s'accuser et demander pardon. Il lui avait arraché l'aveu de ses tendres sentiments pour leur ami; et il ne comprenait pas que confier à cet ami sa douleur, c'était ranimer en lui l'espérance. Et c'était aussi attiser dans une âme qui ne valait pas la sienne, dans cette âme inquiète, soupçonneuse, altérée, zigrie, une jalousie que la générosité du rival exaspère encore plus que ses avantages. Sainte-Beuve ne pardonna jamais à Hugo. Il l'accusa de mensonge, d'hypocrisie, de bas calculs; il l'accusa de s'être évertué à le desservir près d'Adèle, comme si ce n'était pas le droit et même le devoir du mari de défendre son bonheur domestique. Il fut implacablement jaloux de l'homme qu'il brûlait de tromper, et plus encore peut-être après l'avoir trompé.

Quand, vingt-sept ans plus tard, Feydeau publia son roman de *Fanny*, on fut surpris de la faveur avec laquelle Sainte-Beuve jugea ce livre d'ailleurs curieux, mais d'une valeur littéraire assez faible. L'explication en est simple. L'originalité du cas présenté par Feydeau consistait dans la transposition de la jalousie. « D'ordinaire, disait Sainte-Beuve, elle est dans celui qui a le droit de se croire trompé, dans le mari; ici, elle est dans l'amant. Elle naît en lui à une certaine heure, devient l'idée fixe, châtiement ou revanche, une folie, une frénésie avec de courtes intermittences, et chaque fois elle reprend avec plus de violence et de fièvre jusqu'à ce que tout l'être moral et physique y périsse anéanti et consumé. » Et il ajoutait : « Le livre flamboie et luit. » Il flamboyait et luisait comme ses propres souvenirs.

Cette jalousie, il ne la contenait pas dans le secret de son cœur. Il en faisait confiance à ses amis. Ulric Guttinguer, Victor Pavie,

Ampère et bien d'autres étaient tenus au courant de son histoire. Fontaney sortait de chez lui terrifié. Sainte-Beuve, le reconduisant, l'avait arrêté sur le pas de sa porte pour lui assurer que Hugo était un misérable. « Adèle a été enfermée, notait Fontaney dans son journal; ils ne se voient plus; s'ils se voyaient, il faudrait du sang, des coups d'épée. » Qu'il y ait là du romantisme, c'est évident; mais il y avait chez Sainte-Beuve, toujours hanté par l'idée de son peu d'attrait physique, — et sans que la sincérité de sa douleur en fût atteinte, — le désir qu'on sût que M^{me} Hugo n'avait pas été insensible à son amour et qu'il était de ceux qui peuvent faire trembler un mari. C'est le même sentiment qui lui dictera dans son *Livre d'amour* ce vers adressé à la petite Adèle, sa filleule :

Dernier né des époux dont j'ai rompu la joie.

Il l'avait bien rompue, en effet. Mais, pendant que les deux hommes échangeaient leurs plaintes et se renvoyaient l'image des convulsions de leur amitié, M^{me} Hugo reste pour nous à l'arrière-plan : nous ne voyons ni sa figure ni sa pensée. Les scènes de son mari avaient-elles provoqué une révolte chez cette indolente? L'avaient-elles amenée à prendre une conscience plus nette de la place qu'occupait dans son cœur le fin, le tendre, le caressant Sainte-Beuve? Toujours est-il que, si Hugo avait décidé de ne plus le recevoir en 1831, nous sommes sûrs qu'à partir de 1832 elle et lui correspondaient et se donnaient des rendez-vous. Officiellement Hugo et Sainte-Beuve n'avaient pas brisé; ils continuaient même de s'adresser, à propos d'un article, d'une publication, d'une pièce de théâtre, d'une insertion dans un journal ou une revue, des lettres où ils se faisaient les plus belles protestations d'amitié. En 1833, Hugo lui écrivait : « Vous êtes une de mes religions, n'oubliez jamais ceci, et toutes les fois qu'on essaiera de venir vous dire que j'ai parlé de vous autrement que comme d'un frère, dites simplement : *Cela n'est pas.* » Ce fut cette année-là que l'auteur de *Lucrece Borgia* connut Juliette Drouet et que commença leur longue liaison. Il est certain que l'orage qui s'était abattu sur sa vie l'avait détaché de sa femme et que Sainte-Beuve avait une part de responsabilité dans sa désertion du foyer conjugal. Mais il est aussi certain que son tempérament, sa gloire, une jeunesse inexpérimentée le mettaient à la merci d'un amour où il trouverait ce que sa femme ne lui donnait plus ou ne lui avait jamais donné. Si on pouvait aller au fond des choses, on verrait, je crois, que, chacun dans son genre, Juliette Drouet et Sainte-Beuve ont été des initiateurs.

Quant à la question de savoir jusqu'à quel point M^{me} Hugo s'est laissée entraîner, elle ne nous intéresse que sur un point : Sainte-Beuve, qui nous a clairement fait entendre qu'elle avait été sa maîtresse, a-t-il ajouté à d'indignes indiscretions l'infamie d'un mensonge? Rien ne nous autorise à penser qu'il a menti. Il s'est dit heureux quand il l'a été, et son accent ne trompe pas. En 1834, de Précy-sur-Oise, il écrit à l'ami Ampère : « Je suis encore ici pour huit jours. Après quoi, le collier sera repris, le collier de Buloz d'abord, puis cet autre collier, dont il est question dans *Hernani*. » Et il cite les trois premiers mots du vers :

— Les deux bras d'une femme aimée et qui vous aime.

Il est piquant de voir qu'à l'idée de courir vers sa maîtresse, l'amant invoque les vers du mari. Son *Livre d'amour* abonde en détails qui attestent la plus étroite intimité. Ses *Cahiers* nous prouvent qu'il est instruit de tout ce qui se passe chez les Hugo : il sait même ce qui se passe chez Juliette Drouet, comme en témoigne cette note : « Juliette le garde par ses flatteries basses auxquelles il est pris. L'acteur Frédérick l'avait dit dès le premier jour : « Elle le prendra en lui disant : *Tu es grand!* Et elle le » gardera en lui disant : *Tu es beau!* » Il y va chaque jour parce » qu'il a besoin de s'entendre dire : *Tu rayannes*, et elle le lui dit. » Elle le lui écrit jusque dans ses comptes de cuisine qu'elle lui » soumet (car avec cela il est ladre) et elle prend note ainsi : Reçu » de mon *trou* chéri..., reçu de mon *roi*..., de mon ange, de mon » *beau Victor*..., tant pour le *marché*..., tant pour le blanchissage, » ... quinze sous qui ont passé par ses *belles mains*... (1). »

De qui tenait-il ces renseignements, sinon de M^{me} Hugo qui les tenait de son mari, — il lui avait vanté les qualités ménagères de sa maîtresse, — ou qui avait mis la main sur ses comptes? Leurs relations secrètes ne font donc aucun doute. Mais en 1836, soit par remords, par fatigue ou pour une autre raison, elle se reprit et il en souffrit au plus profond de son être. Cela ne s'expliquerait guère si leur amour n'avait été qu'une amitié amoureuse. Ils n'en continuèrent pas moins à s'écrire, et elle resta son amie jusqu'à sa mort. Enfin, ses trois cent trente-quatre lettres à Sainte-Beuve

ont été brûlées sur les sollicitations de la famille Hugo, et, si elles l'avaient disculpée, on peut être assuré qu'on ne les aurait pas anéanties. Il est vrai qu'elle a toujours souhaité de réconcilier Sainte-Beuve et son mari : elle souhaitait surtout qu'il n'y eût pas d'éclat entre eux. Elle voulait sans doute que son mari fût persuadé qu'il n'y avait rien eu d'irréparable. Et puis le passé était si mort, les infidélités de Hugo si repentissantes, et elle avait eu, à l'occasion de la plus scandaleuse une si généreuse conduite qu'elle pouvait souhaiter cette réconciliation en toute simplicité d'âme et d'intelligence.

Tenons-nous-en à ce que Sainte-Beuve nous déclare lui-même : « En amour, je n'ai eu qu'un seul grand et vrai succès, mon Adèle; je suis comme ces généraux qui vivent sur une grande victoire » que leur a valu leur étoile encore plus que leur mérite. Depuis » lors, toujours battu, coup sur coup, échec sur échec (1). » Malheureusement, il a flétri cette triste victoire de deux actes qu'il est impossible d'excuser. Le premier, c'est son article de 1835 sur les *Chants du crépuscule*. Hugo terminait son livre sur le « *Date Iliia* », un hymne à l'honneur de sa femme; mais les autres pièces d'amour lui avaient été inspirées par Juliette. Après de nombreuses réserves, dont toutes n'étaient pas heureuses, Sainte-Beuve écrivait : « On » dirait qu'en finissant l'auteur a voulu jeter une poignée de lys » aux yeux. L'unité de son volume en souffre : son titre de *Chants » du crépuscule* n'allait pas jusqu'à réclamer cette dualité. » Et un peu plus bas, il le critiquait d'avoir introduit « deux couleurs » qui se heurtaient, deux encens qui se repoussaient » et de ne pas avoir vu » que l'impression de tous serait qu'un objet respecté eût » été mieux honoré et loué par une omission entière. » On ne m'ôtera pas de l'idée qu'il crut plaire à M^{me} Hugo en décochant cette perfidie. Mais que l'homme qui vous a pris votre femme révèle publiquement que vous avez une maîtresse, que vous les chantez l'une et l'autre alternativement, et que cet homme s'en offusque : cela passe la mesure. L'article faillit amener le poète et le critique sur le terrain; l'éditeur Renduel apaisa les choses.

Son autre délit, plus grave, est d'avoir éprouvé le besoin de nous raconter en vers l'histoire de sa passion, de façon que personne ne pût s'y méprendre, avec une indélicatesse inconcevable aux yeux des honnêtes gens et une exactitude horrible aux yeux des Muses. C'est le trop fameuse *Livre d'amour*, imprimé par ses soins, mais non mis en vente. On rend quelquefois le Romantisme responsable de cette impudence qui était aussi une imprudence; mais ni Lamartine, ni Musset, ni Hugo, ni Vigny, n'auraient compromis l'honneur d'une femme dans leurs vers; ils ne nommaient pas leur maîtresse ou la nommaient *Elvire* ou *Eva*; ils ne nous disaient même ni sur les bords de quel lac, ni dans quelle forêt ni dans quelle campagne ils avaient promené ou pleuré leur amour. Sainte-Beuve nous dit tout, son nom, le nom de Léopoldine, sa fille aînée; sa première visite; le jour et l'heure où, comme il allait sortir, elle lui ordonna de rester et dénoua son opulente chevelure; leurs rencontres; la chambre hospitalière; le fiacre où ils sont montés pendant que l'Epoux-Roi était encore au lit; le bon temps qu'ils se sont donné dans les bois, sous les charmes, lorsque le dur jaloux, pris lui aussi au piège d'un amour insensé, les a laissés plus libres. Il était convaincu que ce livre, en satisfaisant ses rancunes, l'introduirait dans le chœur des amants immortels et lui vaudrait en poésie une louange impérissable. Nous sommes loin de compte. Rien n'a plus gravé sa mémoire. Ce n'est pas à dire que le livre soit sans intérêt. Il y a des pièces d'une naïveté désarmante, d'autres où les Muses se sont cruellement vengées en le laissant écrire des vers comme celui-ci :

Mon visage assidu, délices de tes yeux,

d'autres dont le prosaïsme est touché et comme amolli par un souffle voluptueux, d'autres enfin où perce l'accent d'une douloureuse sincérité.

Mon amitié peu franche est bien droit aux rigueurs,
Et je plains l'offensé noble entre les grands cœurs.

Mais on ne peut s'empêcher de songer qu'il corrigeait les épreuves de ce livre et donnait le bon à tirer en octobre 1843, au lendemain même du tragique accident de Villequier, à ce moment où Hugo et M^{me} Hugo sanglotaient sur la tombe de leur Léopoldine; et la plume ne lui tomba pas des mains... Ah, les hommes de lettres sont quelquefois terribles; mais, avant de les condamner, songeons que la gloire, qu'ils ont tant aimée et dont ils paient la rançon, ne leur permet pas de nous dissimuler des fautes que d'autres hommes tiennent soigneusement cachées.

ANDRÉ BELLESSERT.

(1) *Mes poisons*, publiés par M. Victor Giraud.

(1) *Mes poisons*.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

L'Apôtre de la Belgique et du Nord de la France

Tous les Belges soucieux des gloires de leur passé se réjouiront avec nous du monument historique et littéraire que le R. P. Edouard de Moreau vient d'élever à la gloire de saint Amand.

Il était temps, ma foi, douze cent cinquante ans après sa mort, que fût payé ce tribut de la science à ce héros national, au plus grand homme de notre époque mérovingienne, à peu près défiguré jusqu'à présent par des biographies absolument indignes de lui.

Premier évêque-missionnaire, selon l'usage irlandais, en nos contrées, Amand fut le plus puissant évangéliste de la Belgique et du Nord de la France, le plus puissant pionnier de la civilisation et en Austrasie et en Neustrie, dans la vallée de l'Escaut et dans la vallée de la Meuse, au Nord qui parlera le flamand et au Sud qui parlera le français. Après la terrible invasion du cinquième siècle qui submerge et anéantit pour ainsi dire l'œuvre apostolique, très restreinte d'ailleurs, du siècle précédent, il est, si j'ose dire, le Noé qui nous sauve de ce déluge, le restaurateur principal du christianisme. Il arrache nos populations retombées dans le paganisme au culte des faux dieux, accroupies aux pieds de leurs idoles ou asservies aux superstitions diaboliques, il a refait une Belgique chrétienne. Personne n'a exercé sur l'avenir de notre pays une influence aussi profonde, n'a creusé un sillon aussi large.

Il est l'ancêtre, le grand ancêtre, notre patriarche, à qui nous sommes redevables de tous les bienfaits de la foi, de douze siècles de christianisme, et il est, peut-être, le moins connu et le moins honoré de nos saints populaires.

Mais aussi que nous est-il resté de lui? Un testament par lequel il dispose de son « misérable corps », — hélas disparu — et une chartre. Ajoutez-y la lettre que lui écrivit le pape saint Martin et une biographie composée quelque cinquante ans après sa mort : c'est tout. Cette indigence documentaire n'a pas découragé son nouvel historien, pas plus que la luxuriance des légendes. Une érudition abondante, doublée d'une critique sagace, lui a fait tirer un merveilleux parti des sources authentiques et même légendaires. L'introduction critique de 75 pages révélera aux connaisseurs les fondements solides sur lesquels s'élève cette œuvre de grand style, à la taille du héros.

Elle fait plus que de nous restituer le saint apôtre en le replaçant dans son cadre, elle le fait revivre par quelques traits originaux. Il va de soi qu'à pareille distance, il n'est pas possible de projeter une lumière directe sur la figure d'un personnage du septième siècle, elle est cependant suffisamment éclairée pour que, même dans la pénombre de ces temps lointains, elle nous apparaisse infiniment séduisante.

Il nous est arrivé du sud de la Loire, de l'Aquitaine, du *pagus* d'Herbage, où il naquit dans les dernières années du VI^e siècle pour ne s'éteindre, dans sa chère abbaye d'Elhone, sur les bords de la Scarpe, qu'en 686, nonagénaire.

Celui qui devait déployer, au cours de sa longue carrière, une prodigieuse activité, y préféra par le recueillement de la solitude, cette patrie des grandes âmes, par la formation ascétique où il se trempe et s'aguerrit pour les luttes futures, au monastère de l'île d'Yeu, d'abord, puis à Tours, au tombeau de saint Martin; à Bourges, enfin, où il vécut pendant quinze ans enseveli dans son récluse. Voilà son rude noviciat de missionnaire! Voilà comment un des plus grands voyageurs de l'époque s'immobilisa longtemps pour se fixer en Dieu. Nature ardente, aventureuse, pleine de fougue, il ne sera pas amorti par l'ascèse monastique, mais assagi et surnaturalisé. Il gardera la flamme jusqu'au bout, jusqu'à la tombe, mais cette flamme montera droit vers Dieu, en le dévorant par les ardeurs d'un zèle inextinguible.

* * *

C'est à Rome, sur les degrés de Saint-Pierre, où un marguillier de la basilique avait rejeté le pèlerin qui s'attardait dans le temple, c'est là, dans une vision où le Prince des Apôtres lui apparaît, qu'il prend conscience de sa mission. Armé chevalier du Christ par Pierre lui-même, il part pour la conquête des âmes, mais il lui restera étroitement uni, attaché de cœur, pour toujours, il lui dédiera toutes ses églises, il entretiendra avec le Saint-Siège les rapports de la plus affectueuse confiance, il formera entre l'Eglise de Rome et la Belgique une indestructible liaison.

Il avait alors de trente-cinq à quarante ans et ne tarda guère, sans doute, à être promu évêque, évêque-missionnaire, évêque sans siège, comme il le restera toute sa vie, hormis les trois ans qu'il passa sur le siège de Tongres-M. astricht.

Lorsque le vieil athlète, épuisé de labeur, presque à demi-mort, formulera son testament, il ne manquera pas d'y consigner ce qui fut la passion de sa vie, ses pérégrinations incessantes. « *Longe lateque per universas provincias seu gentes, propter amorem Christi... discursum habuimus.* — Au loin et au large, dans toutes les directions, à travers tous les pays et toutes les races, pour l'amour du Christ, nous n'avons cessé de voyager. »

Il a parcouru le monde et il est plus aisé de tracer la carte des itinéraires de saint Paul que celle de saint Amand. Il évangélise la Gaule, retourne à Rome, dompte difficilement les fiers Sicambres de Gand pour les soumettre à l'Evangile; il s'élance vers les Slaves de la Carinthie qu'il ne parvient pas à arracher au culte démoniaque; il est relégué dans un exil inconnu par Dagobert, le grand roi mérovingien, son ami cependant, son protecteur, auquel il avait reproché ses mœurs dépravées; il est rappelé à la Cour, où il baptise le jeune Sigebert III; il gouverne pendant trois ans le diocèse de Maastricht; il repart pour de nouvelles campagnes apostoliques; prêche les païens aux portes de la Frise à Calloo, près Anvers; court jusqu'aux Pyrénées tenter la conversion des Basques; revient en Belgique, à Elnone, où il bâtit un monastère; passe dans le midi de la Gaule où, grâce aux largesses de Childéric II, il établit aussi des religieux; vers la fin de sa carrière extraordinairement mouvementée, il est à Beauvais, où il contrainst une mauvaise chrétienne, frappée de cécité, à renverser l'arbre idolâtrique qu'elle vénérât, et lui rend la vue. De la mer du Nord aux Alpes et aux Pyrénées, des rives de l'Escaut aux rives du Danube, avec la rapidité d'une nuée qui répand partout l'ondée bienfaisante, Amand sillonne le monde. Sans doute, Elnone est son port d'attache, la vallée de l'Escaut et celle de la Meuse forment son domaine privilégié et sont l'objet principal de sa sollicitude, mais il semble voler à travers l'immensité sur les ailes de l'Esprit.

Il s'est juré, dirait-on, d'exterminer le paganisme de l'Europe continentale, il embrasse le monde pour en expulser Satan et y faire régner le Christ. Il est le François-Xavier de son époque et sa méthode d'apostolat des conversions en masse s'apparente à celle du grand missionnaire des Indes. C'est à pied d'ailleurs qu'il parcourt d'ordinaire toutes ces contrées et nulle fatigue ne peut abattre cet héroïque itinérant.

Pour être rapides, ses pérégrinations apostoliques ne sont pas superficielles; il s'accompagne de moines, ses collaborateurs, qui ont charge d'affermir son œuvre de salut. Pour être rapides, elles ne sont pas faciles et sans danger; souvent il se heurte à la rudesse sauvage et cruelle de natures barbares et indisciplinées, il s'enfoncé au péril de sa vie, dans les profondeurs de ces forêts où le culte des divinités païennes trouvait un refuge assuré, où souvent auprès de l'idole que le missionnaire voulait abattre étincelait l'arme tranchante qui menaçait sa tête.

Avec sa belle vaillance, avec cette intrépidité qui ne s'effrayait d'aucune résistance, et que ne faisaient pas même reculer les puissances infernales, Amand et ses moines ont purgé du paganisme abject, immoral, la Toxandrie, l'Ardenne, le Brabant, la Hesbaye. Non! il n'est pas d'ingratitude comparable à la nôtre. Qui donc se souvient de ces défricheurs de l'âme belge? Qui donc rappelle que cet arbre de la civilisation dont nous sommes si fiers

fut planté par eux dans notre sol, arrosé de leurs sueurs et parfois de leur sang? Qui parle de dresser une statue à un saint Amand, vrai Père de la Patrie, qui a tant fait pour notre avenir, qui a efficacement préparé nos glorieux destins, qui a incontestablement mieux mérité de notre gratitude que la plupart des héros de contrebande et des personnalités de second plan dont les statues ou les bustes encombrant nos promenades publiques.

Appuyé sur le grand Mérovingien Dagobert, Amand a sauvé, civilisé, christianisé la Belgique et le Nord de la France et on abandonne aux localités qui portent son nom le soin de le rappeler vaguement aux générations.

Dès le septième siècle, il a donné un admirable essor aux institutions monastiques, ces centres de culture matérielle, intellectuelle et morale. C'est lui qui a bâti dans la Belgique seconde six grandes abbayes : Elnone, au confluent de la Scarpe et de l'Elnon, Saint-Pierre-du-Mont-Blandin, à Gand, au confluent de l'Escaut et de la Lys, Renaix sur le Molenbeek, Marchienne sur la Scarpe, Leuze sur la Petite Dendre, Parisis-au-Bois dans la forêt de Saint-Gobain, et une septième abbaye en Seconde Germanie, à Nivelles, sur la Thines. Autour de ces monastères situés sur des cours d'eau, parfois dans des centres marécageux que les moines desséchaient, des villes se sont élevées qui leur doivent leur existence et leur prospérité. C'est ainsi que bâtisseur de moustiers Amand fut fondateur de cités, d'ingrates cités pour la plupart qui ont relégué son nom dans l'oubli.

* * *

En évoquant ici en quelques lignes la grande figure de saint Amand, je n'entends pas analyser l'important ouvrage qui inspire ces réflexions. Je prie le lecteur de n'y voir qu'une invitation à se rendre compte par lui-même de cette œuvre hagiographique d'une science solide et d'une présentation attrayante. Il y verra surgir devant ses yeux, reconstitué par la patience de l'érudit, l'apôtre par excellence de la Belgique, il ne manquera pas d'être subjugué par l'admiration.

Amand ne lui apparaîtra pas comme un héros invulnérable sans faiblesse, sans rien d'humain. Il est une page d'un intérêt dramatique où il se montre presque défaillant, laissant tomber les bras de lassitude. Il avait épanché son cœur dans le cœur du saint Pontife, Martin, le martyr de la grande cause du monothéisme, qui fut traîné la corde au cou par les rues de Constantinople en proie à toutes les insultes de la populace et qui mourut à Cherson, dans l'exil. Amand lui avait dépeint la lutte amère qu'il devait soutenir contre un clergé prévaricateur et révolté, sourd à ses admonestations. Son âme est ulcérée. Il avait demandé à être déchargé du fardeau de l'épiscopat, le grand homme traversait une crise de découragement.

Il faut lire la lettre qui nous a été heureusement conservée par laquelle le pape relève ce courage abattu, réconforte son frère dans l'épiscopat et enjoint en même temps l'application des redoutables pénalités des saints canons aux prêtres infidèles à leurs serments.

On saisit sur le vif à cette lecture, ce qu'il en a coûté de sacrifices et de larmes pour faire sortir des bas-fonds du paganisme un clergé pur et une vertueuse chrétienté. On saisit sur le vif l'héroïque gestation du monde civilisé et l'on apprend à bénir la mémoire de ceux qui nous ont engendrés à la vie de l'esprit, qui ont fait de nous le peuple du Christ.

Il n'y aura qu'une voix parmi les doctes et parmi tous les amis de notre passé pour applaudir à l'œuvre de science dont le R. P. de Moreau vient d'enrichir notre littérature hagiographique. Il ajoute à notre patrimoine intellectuel. Il fournit des titres nouveaux à la fierté du patriotisme.

J. SCHYRGENS.

Conférences Cardinal Mercier

La conférence de M. Louis Madelin, député des Vosges, qui devait avoir lieu le 1^{er} mars, est remise au lundi 7 mars, à 5 heures (salle Patria).

M. Louis Madelin y parlera de

La politesse au temps de la Monarchie et de l'Empire

AUTRICHE-HONGRIE

Les Etats successeurs

D'après un article de G. E.-R. Gedge : L'Europe Centrale, son progrès, ses problèmes, dans *The Contemporary Review*, de février 1927.

Huit ans se sont écoulés depuis l'effondrement de la dynastie habsbourgeoise. Beaucoup d'espoirs caressés alors se sont évanouis; d'autres sont destinés à disparaître de même. Des centaines de milliers d'hommes regardent la période qui s'est écoulée d'octobre 1918 à octobre 1919 comme « l'année des occasions perdues ».

La débâcle de l'Autriche-Hongrie n'a pas été la dissolution naturelle d'une masse hétérogène revenant aux éléments qui la constituent. A ceux qui blâment les Alliés d'avoir conclu avec la Hongrie et l'Autriche des traités de nature peu satisfaisante, on répond souvent que les Alliés n'ont eu qu'à enregistrer des faits déjà existants et que les « nationalités » avaient déjà provoqué elles-mêmes la désagrégation du vieil Etat. Ceci n'est exact qu'en partie, puisque le loyalisme des peuples de la monarchie austro-hongroise a été surtout sapé par les promesses extravagantes des Alliés. Ces peuples se seraient, dans bien des cas, contentés d'une autonomie dans les limites de l'Etat existant. Même, après l'effondrement, il était toujours au pouvoir de l'Entente d'opposer des barrières aux demandes qu'elle avait stimulées, notamment dans le domaine économique. Aujourd'hui, elle est tenue de se reconnaître responsable des mauvais côtés comme des bons des traités de 1919.

Parmi ces derniers, signalons la disparition à tout jamais de l'impossible conception habsbourgeoise qui regardait l'Empire comme un domaine familial, devant être administré au profit exclusif de la dynastie. Ici les Allemands d'Autriche ont, aujourd'hui, autant de raisons de se féliciter que leurs anciens concitoyens des autres nationalités. Des Autrichiens qui sont loin de regarder la forme républicaine comme une panacée, ont dit à M. Geddye : « Nous sommes malheureux, mais du moins sommes-nous débarrassés du concept habsbourgeois de l'Etat. »

Une demi-douzaine d'Autriche-Hongrie a émergé du sein de l'Empire des Habsbourg. Le problème des minorités de l'Etat disparu est devenu celui de la Pologne, ou de la Tchécoslovaquie, ou de la Roumanie, ou de la Yougoslavie, ou de l'Italie. Ces Etats semblent avoir peu appris et ne paraissent avoir rien oublié. La Yougoslavie exceptée (sauf en ce qui concerne la politique suivie à l'égard des Bulgares de Macédoine), la race dominante traite ses sujets allogènes avec une rigueur bien plus grande que, naguère, l'Autriche ou — parfois — même les Magyars n'avaient traité les leurs. Les minorités nationales ont décru en nombre, les souffrances individuelles ont certainement augmenté, étant donné surtout que, à la suite des résultats de la grande guerre, des races plus avancées ont été souvent placées sous le joug de races arriérées.

Les minorités nationales d'Autriche et de Hongrie peuvent être regardées à l'heure actuelle comme non-existantes. Comme les enseignes de boutiques sont là pour attester dans toutes les rues, la population de Vienne reste inextricablement slavo-tytono-magyare, dès lors internationale. Pas de sentiment racique dans cette population : le pacifisme soporifique et la tolérance qui font partie de l'atmosphère viennoise exercent sur les passions politiques une influence calmante.

La minorité autrichienne du Tyrol méridional, soumise aujourd'hui aux Italiens, souffre beaucoup. Il est impossible d'établir un parallèle entre la façon dont elle est traitée et celle dont les Italiens avaient été, autrefois, l'objet en Autriche. Les Italiens avaient certainement le droit de se faire payer leur intervention dans la guerre, mais le territoire qui du point de vue racique est le leur est loin d'arriver jusqu'à Botzen. L'histoire d'Andreas Hofer, son héros national, a montré que, naguère, le Tyrol savait à l'occasion faire preuve de loyalisme autrichien alors même que l'Autriche ne le lui demandait pas. Et pourtant, toute la population du Tyrol du Sud, transformée actuellement en ennemis terrorisés mais acharnés de l'Italie, est persuadée qu'elle rejoindra tôt ou tard ses frères du Nord du Brenner. Malgré tout ce qui est entrepris contre leur langue, leurs traits caractéristiques, même leurs noms, ces Tyroliens restent ce qu'ils étaient sous le régime autrichien. L'annexion du Tyrol méridional à l'Ita-

ne n'est défendable ni économiquement, ni moralement, ni même, de l'avis de beaucoup de spécialistes en stratégie, militairement.

Ce problème du Tyrol méridional est étroitement lié à celui de l'*Anschluss*. Ici, l'Angleterre n'a aucune opinion bien arrêtée. L'opposition française aura tendance à disparaître à mesure que le rapprochement franco-allemand ira en s'accroissant et dès aujourd'hui, beaucoup de Français se disent que leur pays n'aurait qu'à se féliciter de l'accroissement des influences catholiques et anti-prussiennes qui résulterait de l'union austro-allemande.

Seule, parmi les grandes puissances, l'Italie est implacablement hostile à cette union. Et pourtant, elle n'aurait que peu à craindre du voisinage allemand, si ses Tyroliens étaient replacés ne fût-ce que dans la situation relativement satisfaisante qui était la leur immédiatement après l'annexion.

En attendant, Autriche et Allemagne se préparent pour l'*Anschluss* dans le calme. Discours grandiloquents et démonstrations bruyantes ne figurent pas au programme. C'est dans le silence que se poursuit l'œuvre d'assimilation de tout le système administratif des deux Etats qui ont nom Autriche et Allemagne.

La vérité de l'adage : « Si l'Autriche n'avait pas existé, il aurait fallu l'inventer », a été abondamment démontrée : à preuve que, après avoir détruit l'Autriche en question, nous voilà obligés de lui chercher un succédané. Ce sera là une des principales questions dont aura à s'occuper la future conférence économique mondiale. Absurdité, à l'envisager « raciquement », l'Autriche-Hongrie constituait une unité économique bien définie. Cette unité une fois disparue, a commencé ce dédoublement industriel inepte qui se poursuit toujours sous la protection des barrières douanières. C'est l'Autriche qui a souffert le plus, parce que pays non-agricole comme la Hongrie et pour d'autres raisons encore. Au lieu de remédier à cette situation, les Alliés ont laissé à leurs amis les dépourvus dont ceux-ci s'étaient saisis, ont pris à la Hongrie le Burgenland et ont partagé ce territoire entre celle-ci et l'Autriche, de façon à saboter la vie économique de cette région d'abord, à en faire une pomme de discorde entre deux anciens frères d'armes ensuite. L'issue de la lutte que l'Autriche a courageusement menée contre de pareilles difficultés est à bon droit qualifiée parfois de miraculeuse. Cependant, un pays ne saurait véritablement faire un nouveau miracle chaque année, pour exister.

Il est des optimistes autrichiens qui affirment que leur pays pourrait prospérer, malgré tout, s'il parvenait à devenir un Etat agricole. On ne voit pas l'Autriche se modifier ainsi, à moins que ce ne soit aux dépens de la Hongrie. C'est celle-ci qui devrait nourrir celle-là, mais elle aime mieux construire des fabriques textiles, tandis que celles de Tchécoslovaquie chôment. En revanche, les Tchèques s'arment de tarifs douaniers contre les spécialités autrichiennes et les produits agricoles magyars. La Hongrie veut devenir un Etat industriel, alors que les machines autrichiennes se couvrent de rouille. Jusqu'ici, rien n'a été fait pour mettre fin à ce chaos et à ce régime de destruction dans la partie du bassin danubien constituant naguère une unité économique.

Passons aux Tchèques. Ceux-ci à peine libérés de la domination d'une monarchie polyglotte ont créé leur propre Etat multilingue. Ils y ont incorporé les Allemands de Bohême et de Moravie et les Slovaques, lesquels n'ont cessé depuis de lutter pour obtenir une autonomie qu'ils disent leur avoir été promise par ce qu'ils appellent le traité de Pittsburg. La région industrielle de Teschen a manqué, dès le début, de provoquer un conflit armé avec la Pologne. Ce n'est qu'aujourd'hui que, à certains indices, l'hostilité slovaque et allemande à l'égard des dirigeants tchèques semble devoir s'apaiser quelque peu. Mais bien des fautes ont déjà été commises : la réforme agraire notamment a été trop souvent utilisée dans un but racique et ses effets bienfaisants sociaux et économiques ont été par là fréquemment neutralisés.

Le nouveau cabinet tchèque porte en lui heureusement des germes de consolidation nationale, bien qu'il soit prématuré de parler à ce sujet d'une réconciliation entre les races. Des catholiques et des agrariens y siègent côte à côte qui sont de nationalité tchèque, allemande et slovaque. Pendant ce temps, nationalistes et social-démocrates allemands ont grossi les rangs de l'opposition. Si M. Benes est resté ministre des Affaires étrangères, ce n'est que sur l'insistance du président Masaryk. L'avenir paraît compliqué ; il convient d'ajouter pourtant que « Locarno » et

« Thoiry », avec l'abandon éventuel par la France de ses alliances anti-allemandes que ces noms impliquent, d'une part, la compréhension par les Allemands de Bohême que le Reich aurait désormais moins d'intérêt à les appuyer, de l'autre, ont fait sentir aux Tchèques la nécessité de chercher à simplifier et à éclaircir la situation intérieure.

La Hongrie a connu des temps très difficiles. Ses frontières ont été tracées, en 1919, d'une façon qui était désastreuse pour elle. Elle a traversé une période républicaine instable, les horreurs de la Terreur rouge, l'invasion roumaine, la Terreur blanche des réactionnaires. L'influence de ces derniers est toujours d'un grand poids. La Hongrie, seul des Etats successeurs, n'a pas secoué les fers de la féodalité. Il n'y a pas dans ce pays de souverain régnant, mais la propagande républicaine y est interdite. La classe agricole est assoiffée de terre, mais l'oligarchie régnante n'entreprend rien pour éteindre cette soif. L'héritier légitime Othon, toujours en exil à Lequeitio, à part, il y a deux autres archiducs habitant la Hongrie dont la candidature au trône a des partisans. L'aristocratie légitimiste ne pardonnera jamais à Horthy — et nul ne sait au juste au nom de qui le Régent gouverne — d'avoir fait ouvrir le feu sur les troupes de Charles IV, comme elle ne pardonnera pas au comte Bethlen, ni à l'archiduc Joseph. L'affaire des faux billets de banque français, du printemps dernier, nous a donné quelque peu une idée de la corruption politique et des autres maux dont souffre la population hongroise, maux sur lesquels la propagande magyare jette un voile discret, en blâmant le traité de Trianon d'une part, en dépeignant la Hongrie comme un pays idéal pour des placements de capitaux étrangers, de l'autre.

Les intentions présentes du Transylvain astucieux qu'est le comte Bethlen que sont-elles en réalité ? C'est lui et non le Régent qui est dictateur. Il vient de faire voter par l'Assemblée nationale une loi instituant une Chambre des Magnats, et cette loi confère aux membres de la famille des Habsbourg des avantages spéciaux, nonobstant celle, imposée par les Alliés, qui a proclamé naguère la déchéance des Habsbourg. Après l'adoption de la nouvelle loi constitutionnelle, le Président du Conseil a fait procéder à de nouvelles élections. Les résultats obtenus sont sans importance. Le paysan est toujours dans un état misérable qui le ravale presque au rang de serf et qui permet aux grands propriétaires fonciers de le faire voter comme bon leur semble ; et dans 199 arrondissements électoraux sur 245, les électeurs ont voté au scrutin public. Ce qui est intéressant, ce ne sont pas les élections en elles-mêmes : c'est la façon dont le comte Bethlen compte en user.

Des bruits ont récemment couru au sujet d'un projet d'union personnelle hongro-roumaine : l'archiduc Albrecht, un des candidats à la couronne, épouserait la princesse Ileana. Rumeurs moins fantastiques peut-être qu'elles n'en ont tout d'abord l'air. Le roi Ferdinand est gravement malade. Lui mort, une crise se produira très certainement de par l'affaire du prince Carol. Il ne faut pas oublier, avec cela, que la Roumanie n'est toujours pas rassurée au sujet de la question bessarabienne : les cartes soviétiques officielles ont renoncé à tous les territoires dont la Russie a été amputée sur les rives de la Baltique, non à la Bessarabie. A supposer la Hongrie belliqueuse unie à la Roumanie, elle acquerrait d'un coup 17 millions de nouveaux sujets et ses anciens territoires de Transylvanie. Le projet — discrètement appuyé par l'Italie — est tentant. Parmi les obstacles auxquels se heurterait, le cas échéant, sa réalisation, il convient de citer l'opposition probable de beaucoup de « boyards » roumains effrayés de la perspective de tomber sous la domination magyare et l'opposition de l'Autriche, de la Yougoslavie et de la Tchécoslovaquie, auxquelles la naissance d'une nouvelle et formidable Puissance militaire à l'Est ne sourirait guère. Mais les gouvernants magyars veulent que leur patrie redevenue une grande Puissance et comme le moment pour arriver à ce but par les armes ne paraît pas propice, qui nous dit que la Hongrie d'aujourd'hui ne va pas tâcher de faire sien l'adage habsbourgeois bien connu :

Bella gerant alii, tu felix Austria nube?

De tous les Etats successeurs, c'est en Pologne que les problèmes internes semblent être de nature particulièrement urgente.

Comme la Hongrie, ce pays est sous le régime d'une dictature. Comme la Tchécoslovaquie, il s'est annexé tant de territoires, qu'au lieu d'être un Etat homogène, il a à lutter contre toutes sortes de difficultés, tant du point de vue des frontières que de celui des minorités. Les Allemands du Corridor et de Haute-Silésie, les Blancs-Russiens, les Ruthènes, les Juifs lui font opposition: comme si ce n'était pas suffisant, des Polonais en vue révent d'une annexion de la Lithuanie et de Memel. Ce jour-là, disait-on dernièrement à l'auteur à Varsovie, les pincés polonaises de Lithuanie et du Corridor vont se fermer à tout jamais sur la Prusse orientale. Le récent traité lithuano-soviétique est une réponse à ces menaces. Ajoutons que d'autres Polonais reconnaissent sagement que la tâche d'assimiler les trois types très distincts de Polonais nés respectivement des dominations prussienne, autrichienne et russe prendra bien une trentaine d'années. Malheureusement, ces voix sages sont plutôt rares. L'Etat polonais est régi par un dictateur militaire, à qui on doit par parenthèse l'annexion de Vilna à la Pologne, cause des difficultés actuelles entre ce pays et la Lithuanie, et ce dictateur rêve aujourd'hui d'un régime monarchique. Aussi longtemps que la Grande-Bretagne et les Soviets continuent à être, comme aujourd'hui, en mauvais termes, il est de l'intérêt de l'Angleterre que la Pologne ressuscitée arrive à s'entendre avec le Reich dans la question du Corridor polonais et de la Haute-Silésie et se rapproche de l'Occident.

NOS CHRONIQUES RÉGULIÈRES

La semaine, par l'abbé R. G. van den Hout.
 Chronique des idées, par Mgr Schyrgens.
 Chronique politique, par le comte L. de Lichtervelde.
 Chronique sociale, par M. Defourny, prof. à l'Univ. de Louvain.
 Chronique scientifique, par J. Tillieux.
 Chronique féminine, par Jeanne Cappe.
 Chronique d'art, par Marcel Schmitz

RUSSIE

« La Russie et l'Europe Occidentale à travers dix siècles. (Etude d'histoire internationale et de psychologie ethnique). » Bruxelles, 1926.

Voici une fort intéressante brochure, due à la plume d'un spécialiste russe du droit international, ancien professeur à l'Université de Saint-Petersbourg, ancien sénateur de Russie, etc., aujourd'hui réfugié à l'étranger comme tant de dizaines, de centaines de milliers d'autres Russes, gagnant péniblement sa vie au milieu de mille vicissitudes sans cesse renaissantes, sans se laisser abattre, sans se décourager...

Le baron de Taube n'est pas un inconnu pour la Belgique. La partie essentielle de la présente étude a été exposée par lui au cours de deux conférences faites en mai 1925 à l'Université de Louvain, conférences dont la brochure qui nous occupe n'est qu'un résumé succinct.

Résumons-là à notre tour.

* * *

Pour le baron Taube, la conséquence la plus remarquable — et peut-être la plus inattendue — de la guerre mondiale réside moins dans le fait de l'issue malheureuse de la guerre pour la Russie, ni même dans la Révolution russe, ni dans la dissolution politique, sociale et économique de l'ex-Empire, que dans l'antique contraste entre la Russie et l'Occident mis à nu, une fois de plus, devant le monde civilisé, « contraste qui semblait être effacé par l'histoire des deux derniers siècles depuis Pierre le Grand ».

Comme il y a trois cents ou quatre cents ans, notre vieux monde européen se trouve de nouveau brisé en deux moitiés hétérogènes.

* * *

Pour l'auteur, l'histoire des rapports de la Russie et de l'Occident peut être partagée en quatre périodes bien distinctes.

1^o Période de la formation et de la consolidation de l'Etat russe sous le sceptre de la dynastie scandinave (varègue), dite de Ruzik : IX-XIII^e siècles;

2^o Période de la domination tatare : XIII^e siècle-fin du quinzième siècle;

3^o Période de la renaissance politique de la Russie sous l'hégémonie de Moscou : fin du XV^e siècle-milieu du XVII^e siècle;

4^o Période des réformes européennes depuis les premiers Romanoff et surtout depuis Pierre le Grand.

Pour la première période, l'auteur le constate, il ne saurait être question d'aucune distinction entre la Russie d'une part et l'Europe de l'autre. Les grands princes de Kiev prennent une part très intense à la vie politique et économique de l'Occident. De multiples alliances matrimoniales apparentent ces grands *kniaz* à la Suède, à la Norvège, à la Bohême, à la Hongrie, à plusieurs maisons princières d'Allemagne, à la France — sans parler de Byzance.

Economiquement, l'Europe slave ne fait qu'un seul tout avec l'Occident : l'histoire de son commerce au Moyen âge nous fournit sous ce rapport des données absolument convaincantes.

Avant l'invasion tatare, la Russie appartient de fait à la grande famille des peuples européens.

Mais les Mongols font leur sinistre apparition dans les steppes de la Russie méridion-le. Kiev est détruit (1240), la plus grande partie de la Russie est conquise. Cet état de choses dure jusqu'à la fin du XV^e siècle. Epoque combien désastreuse!

La rupture de la Russie avec l'Occident est consommée. Le peuple russe et la Russie de saint Wladimir (ce premier grand *kniaz* chrétien) et du grand législateur Yaroslav le Sage, son fils, (mort en 1054), se transforment en un Etat qui n'a presque plus rien d'européen.

Gouvernants et gouvernés sont asiatisés.

D'autre part, l'Occident — Suédois, Danois et Allemands — organise une attaque simultanée contre les restes du paganisme non seulement sur le continent européen (croisades contre les Finnois, Esthes, Lettons et Lithuaniens), mais sur le *hinterland* russe. C'est à grand peine que le grand *kniaz* Alexandre Nevsky réussit à maintenir intact contre les Suédois et l'Ordre Teutonique l'ancien patrimoine des vieilles villes russe de Pskow et de Nowgorod la Grande.

A partir de ce moment, les Occidentaux apparaissent pour la première fois aux Russes comme de véritables ennemis ne le cédant en rien aux Tatars. Bientôt la guerre aux « Latins » est déclarée sur toute la ligne. Alors que la consommation de la rupture entre l'Occident et l'Orient byzantin, incarnés le premier en Léon IX, le second en Michel Cérulaire, ne semble pas avoir eu, à l'époque, de répercussion immédiate en Russie, nous voyons un prince russe chassé, en 1212, par la population pour avoir donné sa fille en mariage à un catholique, et les Dominicains, à peine établis à Kiev, expulsés de Russie en 1233.

D'autre part, cerné de tous côtés, avec l'opulente cité de Kiev détruite et les routes commerciales de la Baltique coupées par les Allemands, le commerce russe se replie sur lui-même. Les multiples liens d'autrefois qui faisaient activement participer la Russie à la vie économique du monde européen sont brisés.

Pourtant, dans le plus profond des recueils, le relèvement national de la Russie se prépare peu à peu autour de Moscou dont les grands *kniaz* déploient une politique pleine de sagesse, de persévérance... et d'astuce. Cent ans après la victoire de Dimitri sur les Tatars à Koulikovo, Ivan III brise définitivement leur joug (1480). L'un après l'autre tous les territoires russes détachés du centre, exception faite de ceux qui se trouvaient déjà incorporés dans l'Etat polono-lithuanien, sont réabsorbés. Après Novgorod la Grande, après Pskow, après les dernières petites principautés indépendantes, c'est le tour des Khanats tatars du Volga (Kazan et Astrakan) conquis par Ivan le Terrible, lequel annexe aussi une partie de la Sibirie occidentale qui succombe à un raid d'une poignée de Cosaques, avec Ermak à leur tête.

Mais malgré son émancipation du joug mongol, l'asiatisation de la Russie ne fait que progresser. L'élément tatar inonde la cour du tsar (Ivan IV prit le premier ce titre en 1547), l'armée, l'administration, la noblesse de province. Les souverains de Moscou deviennent de véritables despotes orientaux; ils se réclament bien de Byzance (Ivan III avait épousé une Paléologue); leur pouvoir, arbitraire, absolu « et ouvertement césaro-papiste » (l'expression est du baron de Taube) n'en devient que plus asiatique et, partant, opposé plus que jamais à l'esprit occidental.

La Russie moscovite se pose dès lors en ennemie déclarée, hautaine et arrogante du monde occidental. Elle lui déclare la guerre dans le domaine religieux quarante ans avant d'avoir secoué le joug tatar, puisque le grand *kniaz* Basile II repousse

avec éclat l'Union proclamée à Florence en 1439, Ivan III fait la guerre à la Suède, puis à l'Ordre Teutonique; Ivan IV fait un grand effort pendant vingt-cinq ans de suite (1558-1583), croisant l'épée à tour de rôle avec la Livonie, la Suède, le Danemark, la Lithuanie et la Pologne, pour prendre pied sur la côte baltique. Il échoue. La Russie reste en marge de l'Europe civilisée, à ce point que, au commencement du XVII^e siècle encore, le grand-duc (tsar) de Moscou, *knes scythien*, ne figure pas dans le fameux « Grand Dessein » de Sully, visant à pacifier l'Europe au moyen d'une « Association très chrétienne ».

Cependant l'ancienne dynastie prend fin. Et, curieuse contradiction, c'est précisément le premier tsar russe électif d'origine tatare (Boris Godounoff, successeur du fils de l'Ivan le Terrible) qui comprend la nécessité de pactiser avec l'Occident. Les premiers Romanoff (Michel, Alexis) suivent son exemple. Pierre le Grand paraît, ses réformes réinstallent la Russie dans le concert des Etats européens, Saint-Pétersbourg est fondé et une guerre de vingt ans avec la Suède s'achève par la paix victorieuse de Nystad (1721). Les successeurs de Pierre continuent la même politique européenne. L'isolement séculaire de l'immense Empire a pris fin. « Si les souverains russes ont encouru un reproche dans cet ordre d'idées, c'est plutôt de s'être trop mêlés des affaires d'autrui, en oubliant parfois les intérêts de leur propre peuple. »

* * *

Et voilà que, malgré tout, la guerre et la révolution semblent avoir rejeté de nouveau la Russie dans la période tatare, et un véritable abîme paraît se creuser, plus profond que jamais, entre l'Occident et le peuple russe.

Comment expliquer cette scission entre les deux moitiés de notre Continent qui semblaient si bien soudées depuis Pierre le Grand?

L'auteur l'explique par la coexistence dans l'histoire de deux Russies — pour emprunter le titre qu'a donné à un de ses ouvrages un écrivain russe contemporain, le comte A. Saltykoff — : d'un côté, une couche supérieure, malheureusement très mince, « qui peut à juste titre appeler siennes toutes les gloires de l'histoire russe depuis Pierre le Grand », de l'autre, une « masse énorme de métis slavo-finno-tatars, dont personne n'oserait nier les nombreuses bonnes qualités, mais qui tient néanmoins beaucoup plus de l'Asie que de l'Europe ».

« Les premiers se sentaient en pleine Europe et au XX^e siècle — sinon (parfois!) au XXI^e! —, tandis que les gouvernés continuaient en somme leur existence du XVII^e et — au figuré — en pleine Asie! »

La Russie européanisée ne prêtait pas une attention suffisante aux avertissements qui, de temps en temps, venaient lui annoncer le réveil possible, sinon probable, de cette seconde Russie. Ce réveil a fini par se produire, et il fut terrible.

Quelles sont les forces négatives dans la constitution psychologique et dans le caractère national du peuple russe qui ont pu produire ce cataclysme et le rejeter en pleine Asie?

1^o Tout d'abord le peuple russe est foncièrement *a-politique*, c'est-à-dire apathique dans sa masse aux grands problèmes d'ordre politique et social;

2^o Le droit romain n'a pas exercé dans l'histoire russe son influence salutaire. La distinction pratique entre le « mien » et le « tien » est restée jusqu'à nos jours, en Russie, passablement nébuleuse. Les révoltes populaires, dans l'histoire russe, ont toujours eu pour véritable objectif le pillage des classes aisées. Il en a été ainsi en 1917. « Il serait injuste de tout rejeter sur les bolchéviki comme parti politique » : nous nous trouvons là en présence d'une très profonde et très grave maladie morale qui ne date pas d'hier (observation éminemment juste);

3^o Enfin l'auteur, quoique foncièrement monarchiste, est impitoyable pour le régime anti-canonique de l'Eglise russe sous l'Empire et voit la cause première de tous les maux de la Russie dans le domaine de la vie religieuse de ses peuples. Le concept de « la sainte Russie exclusivement orthodoxe, de la troisième Rome » s'est trouvé être dans les temps modernes en contradiction flagrante avec le fait d'un Empire gigantesque, dans lequel étaient représentées toutes les grandes confessions religieuses de notre globe. Ce concept a eu dans la pratique pour l'Empire russe de très regrettables conséquences, et dès lors il nous faut malheureusement constater — constatation bien significative pour un monarchiste et un admirateur passionné de Nicolas II comme le baron de Taube — que tous les dissidents russes (dissidents reli-

gieux et dissidents raciques) « ne doivent déplorer la dissolution de la Russie des tsars qu'avec une certaine réserve ».

Privée de trois forces qui forment jusqu'à présent le fondement de l'édifice social de l'Europe, soit a) l'organisation publique du pouvoir liée à l'idée de la liberté individuelle, nées toutes les deux dans le système féodal et développées par la suite dans les institutions parlementaires; b) le régime de la propriété privée consolidé par le droit romain et c) le principe de l'indépendance de l'élément spirituel, proclamé et défendu de tout temps par l'Eglise catholique; privée de ces trois forces, dis-je, la Russie peut-elle être considérée comme faisant en réalité partie de l'Europe?

L'auteur répond à cette question, malgré tout, par l'affirmative. Abstraction faite de ses origines indo-européennes, trois points de contact de toute première importance rattachent la Russie à l'Occident par des liens séculaires. Ce sont :

1^o Le christianisme;

2^o L'interdépendance économique des pays de l'Est, du Centre et de l'Ouest européen;

3^o Enfin « l'appartenance à la civilisation européenne, dans l'acceptation la plus large du mot et à de rares exceptions près, de toute la classe des intellectuels russes qui depuis Pierre le Grand étaient, avec le Gouvernement impérial, les vrais artisans de la grandeur européenne de la Russie ».

Le type spécial russe, produit de l'influence tatare et du byzantinisme moscovite, n'est donc qu'une *species* du même *genus* pan-européen, indo-germanique et chrétien.

Dès lors on ne saurait les séparer l'un de l'autre sans leur faire courir à tous les deux de graves dangers. Et l'auteur termine en exprimant le désir de voir la Russie revenir au plus vite dans le glorieux sillon de son histoire européenne, pour le plus grand bien de son propre peuple et de l'Europe.

* * *

Je suis d'accord sur presque tous les points avec le savant auteur. Je le suis d'abord là où il reconnaît nettement — contrairement aux conclusions d'une école historique s'alimentant à un patriotisme outrancier plutôt qu'à des arguments et des preuves d'ordre scientifique — l'origine scandinave de la première dyastie russe (celle que la chronique dite de Nestor fait dater de l'an 862). Je le suis encore — et surtout — là où il insiste sur la coexistence de deux Russies, l'une hautement cultivée, mais numériquement très faible, l'autre se chiffant par des dizaines de millions d'êtres humains, mais sauvage. Facteur de toute première importance, qu'on est étonné de voir constamment négligé et qui explique pourtant plus d'une énigme...

Je suis encore absolument du même avis que le baron de Taube, lorsque, au lieu d'idéaliser sottement les masses russes, il les déplore telles qu'elles sont, sans leur jeter la pierre, mais aussi sans les orner à profusion de qualités et de vertus hypothétiques...

Je voudrais ajouter deux mots seulement à ce que dit l'auteur de l'ancien césaro-papisme russe. Je l'ai honni naguère et je crois en avoir dit tout le mal que j'ai pu dire. Il m'en coûte d'autant moins de déclarer aujourd'hui qu'il ne convient pas d'en exagérer l'importance dans le passé. Je ne sais s'il renaitra jamais; mais pour le moment il a l'air bien mort. Et tout porte à croire qu'il ne fut qu'un phénomène plutôt superficiel malgré sa très longue durée; à preuve la piété profonde de la grande majorité des émigrés russes d'aujourd'hui. Personne d'entre eux ne pense au césaro-papisme d'autrefois, lequel s'est volatilisé sans laisser la plus infime trace de son existence séculaire, absolument comme s'il n'avait jamais pesé sur l'Eglise. C'est là un fait indubitable qu'il importe de relever et de ne pas perdre de vue.

Il ne me reste qu'à ajouter combien j'espère que la Russie future — si elle renaît jamais — évitera les fautes d'autrefois, spécialement dans le domaine religieux. La publication, le 30 avril 1905, de l'ukase impérial octroyant la liberté religieuse et dont des centaines de milliers de « hétérodoxes » bénéficiaient aussitôt, publication qui me causa à l'époque une joie sincère et profonde, nous montre du reste qu'il était arrivé au tsarisme de trouver dans ce domaine la bonne voie. S'il ressuscite, puisse-t-il y persévérer à tout jamais!

Comte PEROVSKY.

COMPTOIR
D'OPTIQUE



Maison BLAISE

FONDÉE EN 1888
46, RUE DE LA PAIX IXELLES-BRUXELLES

Lunetterie française et américaine. Exécution rapide
et soignée des ordonnances de MM. les oculistes.

Même Maison en face au 49
HORLOGERIE — BIJOUTERIE — ORFÈVRE

T. S. F. "L'Ondolina" Le roi des récepteurs

LE SUPERHETERODYNE DE LEVY

Installation de tout premier ordre par

CLEMENT ORTMANS

ANVERS VERVIERS LIÈGE
place de Meir, 109 rue de l'Harmonie, 26 rue de l'Université, 31

Batterie de Cuisine « WMF. »

EN ACIER SILIT



Embouti d'une seule pièce d'après un procédé spécial
IMPOSSIBLE DE FENDRE OU CASSER
DURÉE ILLIMITÉE. NETTOYAGE FACILE
SUPPRIME LES FRAIS D'ÉTAMAGE

Demandez Prix et Catalogues aux Agents généraux
pour la vente en Belgique et le Luxembourg

F. Lambion & Cie 32, RUE SAINT-JEAN
TÉLÉPHONE 104,34 BRUXELLES

Une réalisation magnifique.

Les célèbres Chœurs de la Chapelle Sixtine à la portée de tous.

Demandez à votre fournisseur les nouveaux disques ODÉON

76826 } Exsultate Deo, (Giovanni Perluigi, 1525-1594).
 } Laudate Dominum, (Giovanni Perluigi, 1525-1594).

76828 } L'Ave Maria, (Tommaso Ludovico da Vittoria, 1545-1611).
 } Innocentes, (Luka Marenzio, 1550-1599).

80987 } Puer Natus est Nobis, (Firminus le Bel, 1573) première partie.
 } Puer Natus est Nobis, (Firminus le Bel, 1573) deuxième partie.

80991 } Bonum est, (Jo Petraloysius Praenestinus, 1525-1594).
 } O rex Gloria, (Luka Marenzio, 1550-1599).

PAR LES CHANTEURS DE LA BASILIQUE ROMAINE

Digne complément aux Chœurs de la Chapelle Sixtine

74320 } Ave Regina, Regina Coeli et Salve Regina.
 } Alma Redemptoris et Veni Creator Spiritus.

74322 } Introit et Kyrie Eleison.
 } Die Iral, Dies Illa.

PAR LES CHŒURS DE L'ABBAYE DE WESTMINSTER
sous la direction du Rev. LANCELOT-LONG et accompagnés par le R. VERNON-RUSSEL.

O
D
É
O
N